HISTOIRE | 80 ANS DU DÉBARQUEMENT

HORS-SÉRIE

PARIS MATCH

80 ANS

PHOTOS JAMAIS VUES EN COULEUR

6 JUIN 1944

LE DÉBARQUEMENT

NOS ARCHIVES INÉDITES

M 01639 - 33H - F: 8,50 € - RD

PARIS MATCH / HORS-SÉRIE / N° 33 / JUIN 2024 / France métropolitaine : 8,50 € / BEL. : 8,90 € / CAN : 14,49 CAD* / CH : 14,50 CHF / LUX. : 8,90 € / PORT. CONT. : 8,50 € / PHOTO : GAMMA-RAPHO

EXPOSITION

JOSÉPHINE BAKER

LIBRE ET ENGAGÉE

UNE PLONGÉE AU CŒUR DE LA VIE FLAMBOYANTE ET UNIVERSELLE DE JOSÉPHINE BAKER À TRAVERS DES CLICHÉS RARES ET DOCUMENTS PERSONNELS

15 JUIN > 3 NOVEMBRE 2024

HÔTEL DE VILLE
DE CAEN

PARIS MATCH

80e Anniversaire de la Libération de Caen 1944 › 2024

CAEN NORMANDIE

CAEN.FR

Photo : Keystone / Hulton Archive via Getty Images.

HORS-SÉRIE | JUIN 2024

En couverture : après la percée du 6 juin, la France se libère au fil des mois. Ici, à Belfort en novembre 1944.

PARIS MATCH

PRÉSIDENT D'HONNEUR
Daniel Filipacchi.
DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION
Jérôme Bégle.
DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Caroline Mangez.
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DE LA RÉDACTION
Stéphane Albouy.
DIRECTRICE DU DÉVELOPPEMENT
Gwenaëlle de Kerros.
COORDINATRICE DE LA RÉDACTION
Anabel Echevarria.
RÉDACTEUR EN CHEF
Romain Clergeat.
DIRECTEUR ARTISTIQUE
Michel Maiquez.
RESPONSABLE PHOTO
Marc Brincourt.
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Véronique Chevallier (révision), Thierry Lepin (SR), Dan Nisand, Matthias Petit (coordination photo), Ghislain de Violet.
ARCHIVES PHOTO
Pascal Beno.
DOCUMENTATION
Guillaume Chevalier, Gauthier de Cournuaud, Françoise Perrin-Houdon.
FABRICATION
Nicolas Bourel, Catherine Doyen Philippe Redon, Marie Wolfsperger.
VENTES
Laura Félix-Faure. Tél. : 0187155676.
Sandrine Pangrazzi. Tél. : 0187155678.
CONCEPTION GRAPHIQUE
Grizzly Editorial Design.
IMPRESSION
Roto France Impression, Lagnes (77) et Malesherbes (45).
Achevé d'imprimer en mai 2024.
Papier provenant majoritairement de France. 0 % de fibres recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation : Ptot 0,010 kg / T.

Paris Match est édité par Lagardère Media News, société par actions simplifiée unipersonnelle (Sasu) au capital de 2 005 000 €, siège social : 2, rue des Cévennes, 75015 Paris. RCS Paris 834 289 373.
Associé : Hachette Filipacchi Presse.
PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE DE LA PUBLICATION
Constance Benque.
DIRECTEUR GÉNÉRAL DIGITAL ET PRESSE
Pierre-Emmanuel Ferrand.
DIRECTRICE DÉLÉGUÉE PRESSE
Justine Bachette-Peyrade.
DIRECTEUR DES OPÉRATIONS PRESSE
Christophe Choux.
DIRECTEUR JURIDIQUE PRESSE
François-Xavier Farasse.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire : 0927 C 82071. ISSN 2826-3472.
Dépôt légal : mai 2024 / © LMN 2024.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ
2 rue des Cévennes, 75015 Paris.
Présidente : Marie Renoir-Couteau.
Directrice de la publicité : Dorota Gaillot.
Directrice déléguée pôle presse : Constance Paugam.
Assistante : Aurélie Marreau.
Tél. : 0187154920.

OVERLORD, L'OPÉRATION QUI A CHANGÉ LA FACE DU MONDE

C'est une date désormais gravée dans le marbre de l'Histoire : 6 juin 1944. Le jour où le destin de l'Europe a basculé sur les plages de Normandie, avec l'opération la plus audacieuse et la plus déterminante de la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, quatre-vingts ans après, alors que les derniers témoins de cette épopée nous quittent un à un, Paris Match a voulu consacrer un hors-série à cet anniversaire. Pour l'hommage, bien sûr, mais aussi parce qu'en ces temps troublés il y a toujours à apprendre de l'Histoire. Et à en retenir les leçons. À travers des récits poignants, des témoignages rares et **des archives exceptionnelles que nous avons colorisées,** nous avons voulu vous faire revivre cette journée faite de chaos et de fureur, d'angoisse et d'espérance. Et où le courage des hommes a fait basculer le cours de la guerre.

À Omaha Beach, surnommée « Omaha la sanglante », vous suivrez l'odyssée tragique des « Boys de Bedford », ces soldats d'une petite ville de Virginie dont près de la moitié ne reviendra pas.

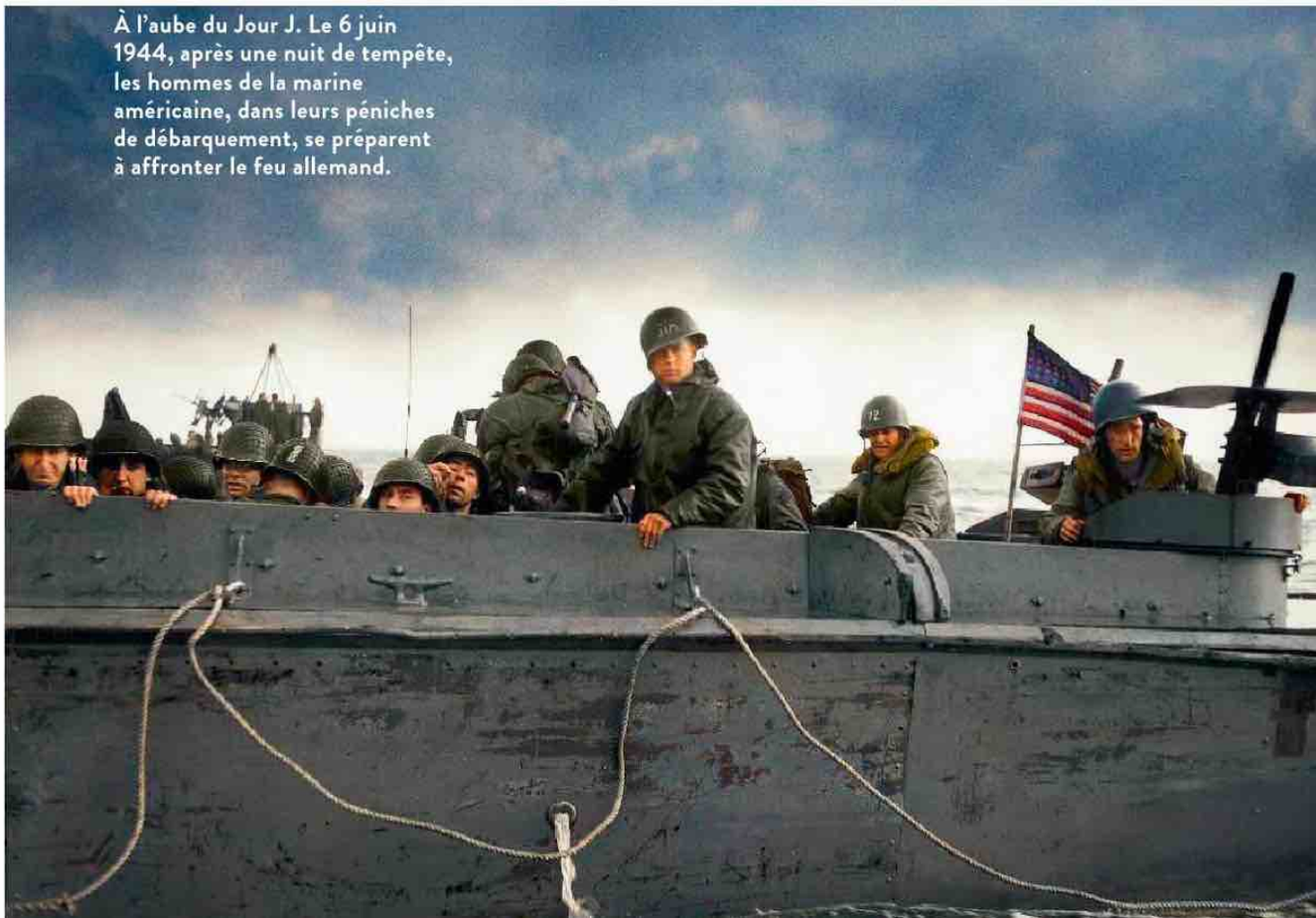
Vous découvrirez aussi le parcours rocambolesque du colonel Roman Czerniawski, espion polonais qui, sous le nom de code « Brutus », a réussi l'exploit de berner les services secrets nazis sur le lieu et la date du Débarquement.

De l'autre côté de la Manche, vous pénétrerez dans le QG du général Eisenhower, commandant en chef des forces alliées, pour vivre avec lui les heures fiévreuses qui ont précédé le Jour J.

Vous verrez aussi la guerre à hauteur d'hommes, avec le témoignage de Samuel Fuller. Avant de devenir un grand cinéaste, ce jeune soldat a vécu le Débarquement au sein de la célèbre « Big Red One », cette 1re division d'infanterie qui allait s'illustrer d'Omaha Beach jusqu'en Tchécoslovaquie.

En contrepoint de ces destins bouleversants, vous découvrirez l'envers du décor avec la confession de Gertraud Junge. Jeune secrétaire de Hitler, elle décrit l'atmosphère surréaliste qui régnait au Berghof, le repaire du Führer dans les Alpes bavaroises, pendant que les troupes nazies reculaient sur tous les fronts.

D'autres voix font revivre à leur manière la dramaturgie de ce moment de bascule pour la Seconde Guerre mondiale et pour le XXe siècle tout entier. Après le D-Day, plus rien ne sera comme avant. Du moins le pensait-on… ■



À l'aube du Jour J. Le 6 juin 1944, après une nuit de tempête, les hommes de la marine américaine, dans leurs péniches de débarquement, se préparent à affronter le feu allemand.

SOMMAIRE

PARIS MATCH

1 VEILLÉE D'ARMES 6
Dans le plus grand secret, un matériel colossal a été rassemblé pour l'assaut. Le 5 juin 1944, Eisenhower donne son feu vert : la plus grande opération militaire de l'Histoire peut commencer.

2 6 JUIN 1944 32
À l'aube, les Alliés se lancent à l'assaut des plages de Normandie. D'abord surpris, les Allemands finissent par céder. Le Débarquement est un succès qui ouvre la voie à la Libération.

3 LE JOUR D'APRÈS . . 62
Les Alliés libèrent les premiers villages et découvrent les villes martyres. Épaulés par les résistants, les soldats doivent maintenant s'arracher au piège du bocage.

4 SE SOUVENIR 84
À Colleville-sur-Mer, des milliers de croix blanches rappellent le lourd tribut payé par les libérateurs. Tandis qu'au fond de la Manche subsiste l'un des plus grands cimetières sous-marins de la planète…

GRANDS TÉMOINS

20 MANFRED ROMMEL
« Depuis l'été 1943, mon père savait que la guerre était perdue »

26 « IKE » EISENHOWER
« Messieurs, nous attaquerons demain »

34 ROBERT CAPA
Au cœur de l'action, onze photos pour l'Histoire

38 SAMUEL FULLER
Le cinéaste, qui fut caporal dans la célèbre division « Big Red One », raconte son D-Day

CRÉDITS PHOTO Couverture: Gamma-Rapho. P. 3 : AKG-Images. P. 4 : DR. P. 6 et 7 : AKG-Images, US Army Signal Corps/PhotoQuest/Getty Images. P. 8 et 9 : DR. P. 10 et 11 : DR, Getty Images, Galerie Bilderwelt/Getty Images. P. 12 et 13 : DR. P. 14 et 15 : DR, Getty Images, Popperfoto via Getty Images. P. 16 et 17 : Getty Images, DR. P. 18 et 19 : DR. P. 20 et 21 : AKG-Images, Getty Images. P. 22 et 23 : Christophe L, Getty Images. P. 24 et 25 : Roger-Viollet. P. 26 et 27 : AKG-Images. P. 28 et 29 : DR, Adoc-Photos, Bridgeman. P. 30 et 31 : DR. P. 32 et 33 : DR. P. 34 et 35 : R. Capa/Magnum Photos. P. 36 et 37 : R. Capa/Magnum Photos. P. 38 et 39 : J.-P. Catherine. P. 40 et 41 : R. Capa/Magnum Photos. P. 42 et 43 : DR. P. 44 et 45 : DR. P. 46 et 47 : DR. P. 48 et 49 : Galerie Bilderwelt/Getty Images. P. 50 et 51 : DR. P. 52 et 53 : Galerie Bilderwelt/Bridgeman Images. P. 54 et 55 : AKG-Images, DR. P. 56 et 57 : Photo12. P. 58 et 59 : DR, Getty Images. P. 60 et 61 : Aurimages. P. 62 et 63 : Getty Images, DR. P. 64 et 65 : Getty Images. P. 66 et 67 : AdocPhotos. P. 68 et 69 : Getty Images. P. 70 et 71 : Adoc-Photos, Opale, DR. P. 72 et 73 : DR. P. 74 et 75 : Getty Images. P. 76 et 77 : Getty Images. P. 78 et 79 : DR. P. 80 et 81 : DR, Getty Images. P. 82 et 83 : DR. P. 84 et 85 : Getty Images, A. Parsons/PA/Abaca. P. 86 et 87 : DR. P. 88 et 89 : J. Lange. P. 90 : Getty Images, Photo12, Christophe L.

Le verre de la liberté. Le 17 juillet 1944, dans les ruines de Saint-Lô ravagée par les bombes, les habitants accueillent chaleureusement les soldats américains.

MUSÉE
GUERRE
& PAIX
VENEZ COMPRENDRE LE PRIX DE LA GUERRE ET LA VALEUR DE LA PAIX
L'HISTOIRE DE 3 GUERRES
ARDENNES
NOVION-PORCIEN
ENTRE CHARLEVILLE-MÉZIÈRES ET REIMS
PAR L'AUTOROUTE A34 • SORTIE 14
WWW.GUERREETPAIX.FR
ARDENNES
Conseil Départemental

1 VEILLÉE D'ARMES

Ils sont britanniques, américains, français, mais aussi polonais ou néo-zélandais, et ils sont là pour la liberté. En ce printemps 1944, alors que se prépare l'une des plus importantes opérations militaires jamais entreprises, plus de 150 000 soldats se massent dans le sud de l'Angleterre, attendant un signal : celui de la reconquête.

L'insouciance avant l'assaut. À quelques jours du D-Day, des soldats britanniques feuillettent une brochure touristique sur la France.

3 MILLIONS D'HOMMES SUR UNE ÎLE **8**
DES FEMMES DANS LA GUERRE **14**
LE MUR DE L'ATLANTIQUE **18**
FORTITUDE, LA RUSE DÉCISIVE **24**
LET'S GO ! **26**
L'INVASION VIENT DU CIEL **30**

LA TONDEUSE COMME SIGNE DE RALLIEMENT

Début juin : l'entrée en action est imminente. Pour se préparer au combat, ces soldats américains se font raser le crâne par le coiffeur du régiment.

AMÉRICAINS ET BRITANNIQUES : « DEUX PEUPLES SÉPARÉS PAR UNE MÊME LANGUE »

Dans la rue principale d'une petite ville portuaire du sud de l'Angleterre, où s'alignent camions et half-tracks, un GI offre un peu de joie aux enfants du quartier en les faisant sauter à la corde.

USA
0406260

Loin de Broadway. Devant le show de ces danseuses, les soldats américains oublient un instant leur mal du pays.

Un prêtre français enseigne les rudiments de la langue de Molière à des aviateurs britanniques qui seront envoyés derrière les lignes de l'occupant.

DANS L'ATTENTE, TROIS MILLIONS D'HOMMES TUENT LE TEMPS

Trois soldats américains jouent aux fléchettes, dans un camp en Angleterre, près de leur port d'embarquement.

UNE PLUIE D'ACIER SE PRÉPARE DANS LA CAMPAGNE ANGLAISE

Le sud de l'Angleterre est devenu un immense camp militaire. Chars, camions ou bombes de la Royal Air Force sont entreposés dans les prés où la vie agricole se poursuit.

Membres des FFL (Forces françaises libres), elles se préparent au Débarquement en s'entraînant au maniement des mitraillettes. Dans la campagne anglaise, le 31 mai 1944.

Entraînement militaire au sein de l'armée anglaise pour ces Polonaises ayant fui leur pays envahi par les armées de Hitler.

LES FEMMES MONTENT AU FRONT

Elles protègent le territoire britannique. Des Américaines de l'ATS (Army Transport Service) en action sur une batterie de détecteurs sonores antiaériens.

Nommée cheffe du régiment des Grenadier Guards dès ses 16 ans, la princesse Elizabeth devient en 1945 la première femme de la famille royale à servir dans l'armée. Elle y officie comme mécanicienne.

MÊME LA FUTURE REINE PARTICIPE À L'EFFORT DE GUERRE

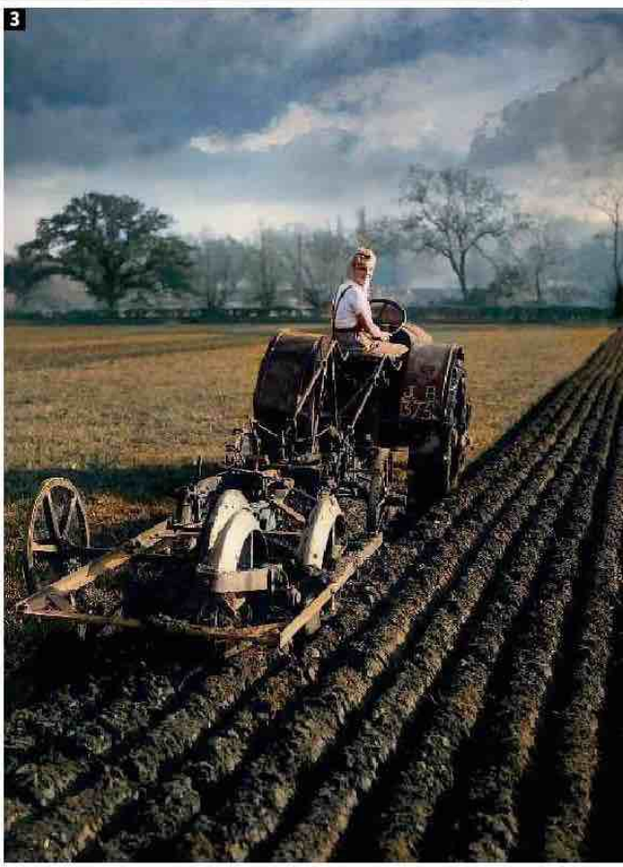
1. Quatre aviatrices de l'US Air Force à la descente de leur B-17 Flying Fortress, vers 1944.

2. Exercice d'autodéfense pour ces aspirantes de la réserve féminine des Marines, en 1943.

3. Une des 80 000 femmes volontaires de la Women's Land Army, relancée en 1939 pour pallier le manque de main-d'œuvre masculine dans l'agriculture et dans les usines.

1

2



3

LES ALLEMANDS SE PENSENT À L'ABRI DERRIÈRE LE MUR DE L'ATLANTIQUE

Près de 5 000 kilomètres de fortifications et 15 000 blockhaus : de la Norvège à l'Espagne, le système défensif côtier est réputé infranchissable. Au pied de leur énorme canon tourelle, ces artilleurs de la Wehrmacht profitent du soleil, sans pressentir l'orage qui vient.

En avril 1944, Erwin Rommel et ses officiers visitent une plage normande hérissée d'« asperges », censées éventrer les engins de débarquement. En mai, le maréchal fera renforcer le mur de l'Atlantique par de nouveaux blockhaus en béton construits en un temps record.

MANFRED ROMMEL
«DEPUIS L'ÉTÉ 1943, MON PÈRE SAVAIT QUE LA GUERRE ÉTAIT PERDUE»

Fils du maréchal Rommel, Manfred s'engagea à 14 ans, en 1943, dans la Luftwaffe. Après la guerre, il entama une carrière politique et fut maire de Stuttgart pendant vingt-deux ans.

INTERVIEW **JEAN BEAUCHESNE** ET **JEAN MICHEL HAEDRICH**

Paris Match. Quel était le plan de contre-attaque de votre père face au danger imminent d'un débarquement ?

Manfred Rommel. Beaucoup de généraux pensaient qu'il fallait regrouper les troupes blindées au centre de la France pour mener une grande bataille mobile contre les Alliés. Une tactique qui ne tenait pas compte de la force de frappe aérienne ennemie. Pour mon père, la dernière chance consistait à tenir les plages. Depuis l'été 1943, il savait la victoire impossible et il n'a d'ailleurs pas hésité à le dire à Hitler pour le convaincre de négocier avec les Alliés. "Je sais que la guerre est perdue, lui a répondu le Führer, mais jamais les Alliés n'accepteront de traiter avec moi." Il a ajouté : "Occupez-vous de votre front de Normandie, c'est beaucoup mieux que de penser avec ma tête." Rommel a cependant réussi à le persuader de se rendre en Normandie pour juger par lui-même de la situation et parler aux soldats. Hitler est venu à Margival [dans l'Aisne]. Quelques heures. Durant la nuit, par erreur, une fusée allemande est tombée près de son abri. Y voyant un mauvais signe du ciel, il a aussitôt repris la route de l'Allemagne. De nombreux officiers lui ont tenu rigueur de cette dérobade.

Rommel était-il partisan de la capitulation ?

Il ne croyait plus à la victoire. Il avait l'intention de capituler au moment de la pénétration du front allemand par les troupes alliées. Selon lui, la Wehrmacht aurait compris qu'il n'existait alors aucune possibilité de sauver l'Allemagne face à la menace soviétique. Ce plan – faire la paix à l'ouest pour sauver Berlin de l'attaque russe –, il l'avait exposé à ses généraux, qui l'avaient approuvé. Il avait alors sous son commandement dix divisions SS. Il leur a demandé : "Si je décide de capituler, que comptez-vous faire ?" Ils lui ont répondu : "Nous sommes avec vous." Avant la bataille de Normandie, il espérait encore une paix avec condition. Selon lui, la découverte des camps par les Alliés aurait des conséquences dramatiques pour l'Allemagne. On ne pouvait espérer une telle clémence de la part des vainqueurs.

Revenu inspecter le mur de l'Atlantique début juin, le maréchal Rommel regagne Berlin peu avant le Jour J… pour l'anniversaire de sa femme.

Quel a été le rôle de votre père dans l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler ?

Nous avons appris l'attentat contre Hitler pendant la convalescence de mon père, à Ulm. Il avait été blessé le 17 juillet, à Livarot, par des chasseurs bombardiers anglais. La version officielle a parlé d'un accident de circulation, pour ne pas démoraliser les troupes. Il m'a fait appeler auprès de lui et je suis resté à son chevet pendant six semaines. Ses blessures au visage l'empêchaient de lire. Je lui faisais la lecture. Il vérifiait d'ailleurs avec sa loupe si je ne lui cachais rien. Je lui récitais Goethe, Schiller. Il aimait beaucoup les grands classiques allemands. Mon père n'a pas participé au complot. Il avait eu connaissance de l'existence d'un groupe de conspirateurs à Berlin. Des bruits d'attentat couraient. Il ne les a jamais pris au sérieux. Il pensait que tout cela n'était que pure théorie. D'ailleurs, selon lui, Hitler aurait été plus dangereux mort comme martyr, que vivant. Je pense maintenant que, sur ce point, il avait tort.

Étiez-vous présent le jour de son arrestation ?

Oui, j'étais là, lorsque, trois mois après l'attentat, les généraux Burgdorf et Maisel sont venus chez nous. Ils affirmaient être en possession d'une liste de conjurés sur laquelle le nom de mon père figurait comme futur président du Reich. Ils ont également déclaré que le Führer lui accordait l'honneur de mourir dignement par le poison. Que s'il choisissait cette voie, il aurait droit à des funérailles nationales. Les mesures de rigueur habituelles contre les familles de conspirateurs – l'envoi dans les camps – ne seraient pas appliquées. On lui a également assuré que ses officiers supérieurs ne subiraient aucune sanction. Cette promesse n'a pas été tenue, puisque deux d'entre eux ont été envoyés sur le front russe. Mon père était convaincu que s'il refusait ce marché, il n'aurait jamais de procès public. Il a choisi de se suicider. Il voulait nous laisser une chance, à nous, sa famille, et à ses officiers.

Comment se sont déroulés ses derniers moments ?

Il était très calme. Nous avons marché ensemble jusqu'à la voiture, en parlant. Il m'a expliqué que, moins d'une demi-heure après son décès, on nous téléphonerait pour nous prévenir qu'il était mort d'une embolie cérébrale des suites de ses blessures de guerre. Il m'a demandé de respecter cette version officielle. Avec la mort de mon père, j'ai commencé à comprendre la réalité du national-socialisme, à percevoir son véritable esprit.

A-t-il été difficile pour vous de porter le nom de Rommel ?

Jamais. Parce que je n'ai pas choisi la carrière militaire. J'ai d'ailleurs eu le plaisir d'entendre récemment à la BBC, lors d'une enquête sur le prénom de mon père, que la majorité des gens interrogés avaient répondu Manfred. J'ai compris beaucoup de choses que lui n'a pas eu la chance de pouvoir saisir de son vivant. C'est la loi de la vie. Notre famille était très cosmopolite en matière de religion. Mon père était protestant, ma mère catholique. Ma tante, théosophe, socialiste et pacifiste, a défendu les Juifs. Rommel était un homme de grande responsabilité, un homme très respecté, qui savait écouter les autres. Quelque temps avant sa mort, il m'a avoué : "Je me sens comme le capitaine d'un vaisseau qui coule." Pour lui, tout était fini, et il l'acceptait.

« IKE » ET CHURCHILL L'ONT DÉCIDÉ : LES ARMES VONT PARLER

La surveillance du littoral. Sur la côte normande, les Allemands pointent leurs jumelles vers l'horizon, guettant l'apparition de l'armada alliée.

Le commandant en chef des forces alliées, Dwight Eisenhower (à g.), et le Premier ministre britannique, Winston Churchill (au centre), testent un nouveau fusil américain, lors d'un tour d'inspection des camps militaires.

FORTITUDE
LE GRAND BLUFF

« Fortitude » signifie « force d'âme ». L'opération, classée ultrasecrète, était une idée de Winston Churchill. Il s'agissait de faire croire aux Allemands que le Débarquement aurait lieu dans le Pas-de-Calais. Les Alliés inventèrent une armée fantôme équipée de chars en caoutchouc, de canons en bois et autres leurres. Des agents secrets furent « retournés » et devinrent doubles, des résistants français furent sacrifiés. Le major Christopher Harmer, qui en était l'un des responsables, revient sur l'organisation.

INTERVIEW **PIERRE BOUSSEL**

LE SHERMAN, UN CHAR LÉGER… TRÈS LÉGER

Un des milliers de chars d'assaut gonflables massés sur le sol britannique, aux côtés de pièces d'artillerie et de navires tout aussi factices, afin de berner les services de renseignement allemands.

Paris Match. Winston Churchill a dit que les agents secrets qui travaillaient pour Fortitude formaient "un gang d'amateurs machiavéliques".

Christopher Harmer. C'était peut-être vrai… Ce dont je suis certain, c'est que nous appartenions à la très secrète London Controlling Section. Un groupe d'hommes lucides et responsables. Notre patron était Churchill en personne. Il nous avait confié la mission de faire croire aux Allemands que le Débarquement allait se dérouler dans le Pas-de-Calais, et non en Normandie.

Fortitude était-elle une mission impossible ?

Une mission difficile. Les Alliés avaient suffisamment de soldats pour un débarquement, mais pas assez pour un second. Alors, on a créé une armée imaginaire, la Fusag (First United States Army Group), composée de chars, de pièces d'artillerie et de camions en caoutchouc. Des baudruches fabriquées par Goodyear, que l'on gonflait. Ainsi, les avions de reconnaissance de Göring pouvaient s'assurer que la Fusag existait.

Qui commandait cette armée fantôme ?

On a choisi Patton, car il était le général le plus redouté par les Allemands. C'était un mensonge, bien sûr. Mais il ne fallait négliger aucun détail.

Un million de soldats étaient donc censés préparer un débarquement dans le Pas-de-Calais. Les intercepteurs radio allemands ne se sont-ils pas aperçus de la supercherie ?

Pas du tout. Nous avons reconstitué artificiellement les communications d'une armée en campagne. Plusieurs camions tournaient dans le pays avec, à leur bord, des émetteurs-récepteurs. Nos hommes imitaient différents accents, américains ou anglais, afin de donner l'illusion du nombre aux Allemands qui nous écoutaient.

Cela a-t-il suffi pour qu'ils tombent dans le panneau ?

Non. Il nous fallait aussi communiquer des informations aux Allemands pour les induire en erreur. On utilisait des agents doubles. Mon boulot était de contrôler leur travail et de m'assurer, entre autres, qu'ils ne deviennent pas des agents triples.

Quel genre d'hommes étaient ces agents ?

Il y avait un Polonais appelé Roman Czerniawski. Son nom de code était Brutus. Il avait créé en France le réseau de résistance Interallié. Il a été trahi par sa petite amie. Brutus et 63 résistants ont été emprisonnés à Fresnes. Un Allemand, le colonel Oscar Reile, lui a proposé un marché : organiser son évasion, passer en Angleterre et devenir un agent double pour le compte de l'Allemagne. Brutus a dit oui, à condition que les 63 résistants français soient considérés comme des prisonniers de guerre.

Quand Brutus est arrivé en Angleterre, c'est vous qui l'avez retourné ?

Je crois qu'il avait déjà l'intention de collaborer avec nous. Les services alliés étaient très prudents à son égard. Brutus aimait les

femmes et l'alcool, mais c'était un bon élément. Comme Garbo, notre Espagnol, qui transmettait directement ses messages au contre-espionnage allemand.

Est-il vrai que Garbo, à votre demande, informa les Allemands de l'imminence du débarquement en Normandie ?

Oui. Son message est parti trois heures avant que nos soldats foulent la terre de France. Il était donc trop tard pour que les divisions Panzer fassent route vers la Normandie. Mon idée était de rendre Garbo crédible à 100 %. Ainsi, quand Garbo continua à soutenir que le vrai débarquement allait se produire dans le Pas-de-Calais, les Allemands étaient tentés de le croire. Cela nous a permis de gagner un temps précieux.

Pensez-vous que, sans Fortitude, le Débarquement aurait échoué ?

Je ne crois pas. Mais le bilan des pertes alliées sur les plages aurait été beaucoup plus élevé. En obligeant Hitler à disséminer ses blindés entre le Pas-de-Calais et la Normandie, nous avons réduit la puissance de feu ennemie. Sans Fortitude, la guerre aurait été plus longue, plus douloureuse, plus meurtrière.

Au soir du 8 juin 1944, le Débarquement avait réussi. Mais à 21 h 45, la BBC a transmis un message : « Salomon a sauté dans ses grands sabots. » Cela eut pour effet d'activer un réseau de résistants qui était infiltré par la Gestapo. Or le MI6 [services secrets britanniques] savait que les Allemands veillaient au grain. Tous les résistants furent arrêtés et tués.

Je ne connaissais pas cette histoire. Vous savez, je ne m'occupais pas des opérations en Europe. La seule chose que je peux vous exprimer, c'est mon estime pour les combattants français. Ils se sont bien battus. Je tiens à leur rendre hommage.

Les archives américaines sur Fortitude ont été brûlées. Le MI6 n'a autorisé l'accès à ses documents qu'après l'an 2000. Les services secrets alliés avaient-ils des choses à se reprocher ?

Non. Vous savez, par vocation, un service secret est… secret. Il faut nous comprendre. Dans cette histoire d'espionnage, je ne veux retenir que l'ingéniosité de nos hommes, la parfaite maîtrise de l'opération et le succès d'Overlord.

DWIGHT EISENHOWER
«MESSIEURS, NOUS ATTAQUERONS DEMAIN»

Commandant en chef des forces alliées, « Ike » est le grand ordonnateur du débarquement en Normandie, l'opération Overlord. En 1964, celui qui fut président des États-Unis de 1953 à 1961 racontait son D-Day à Paris Match.

PAR **DWIGHT EISENHOWER**

Il fallait que la décision finale fût prise au plus tard le 4 juin au petit matin. À 4 heures, je quittai, en jeep, mon camp près de Southampton afin de gagner, à travers la campagne nocturne, un bâtiment appelé Southwick House, spécialement aménagé pour les réunions du GQG interallié. Je me rappelle encore que les étoiles brillaient dans un ciel parfaitement limpide. Mais, dès mon entrée dans la salle des conférences, le colonel Stagg m'annonça qu'il ne fallait pas songer à attaquer le lendemain. Si nous devions lancer l'assaut ce jour-là, une grande partie des péniches de débarquement serait détruite.

Ce n'était pas une décision facile : tout retard allait inévitablement soulever des difficultés sérieuses et entraîner des conséquences pénibles. Des centaines de milliers d'hommes étaient concentrés dans le sud de l'Angleterre, entassés dans des camps et des tentes, derrière des réseaux de barbelés qui les coupaient pratiquement du monde extérieur afin de garder le secret. La moindre prolongation de cette situation risquait d'entamer rapidement le moral des troupes. De plus, si le temps ne s'améliorait pas dans les vingt-quatre heures, nous serions obligés d'attendre deux semaines pour retrouver une concordance favorable des heures de marée et de la visibilité matinale ; encore, à ce moment-là, n'aurions-nous pas de lune. Or, nous voulions attaquer, nous y tenions absolument. Il aurait été extrêmement difficile de retarder l'opération une fois de plus. […]

Aux premières heures du 5 juin, nous nous réunîmes à nouveau. Stagg expliqua que parmi les dépressions avançant, les unes après les autres, vers la côte française s'intercalait une zone de hautes pressions qui, pensait-il, nous vaudrait à partir du 6 juin environ trente-six heures de beau temps – peut-être même davantage. Ce répit, estimait-il, devrait nous permettre d'amener les petits bâtiments jusqu'aux plages. De même, le soutien aérien et le tir de l'artillerie navale pourraient être pleinement efficaces. Cette fois, il ne me fallut que quelques secondes pour me décider. Il était exactement 4 h 15, le 5 juin 1944. « Messieurs, nous attaquerons demain », déclarai-je. […]

L'assaut allait être lancé sur cinq plages qui, d'ouest en est, étaient désignées des noms d'Utah, Omaha, Gold, Juno et Sword. Les forces anglo-canadiennes de Montgomery attaqueraient à l'est, donc sur la gauche de notre dispositif, tandis que les unités placées sous le commandement de Bradley allaient être engagées à l'ouest. […]

Dans la nuit du 5 au 6 juin, les parachutistes, largués en pleine obscurité, s'employèrent d'abord à couper les lignes de communication ennemies. Les maquis, de leur côté, en firent autant. Si bien que les Allemands, ignorant ce qui se passait autour d'eux, se trouvaient pratiquement dans l'impossibilité de monter une contre-attaque efficace. On m'a cité le cas d'un régiment allemand qui, ayant reçu à trois reprises, au cours de la première journée, des ordres différents, donc contradictoires, perdit quelque quinze heures à errer dans toutes les directions. Cette confusion, à laquelle la population contribua de son mieux, facilita évidemment notre tâche. […]

Un peu avant midi, j'appris que la totalité des premières vagues avait atteint la côte, mais qu'à Omaha Beach la situation restait grave. Pendant plusieurs heures, les deux unités d'élite engagées dans ce secteur (les 1re et 29e divisions d'infanterie) durent soutenir une lutte acharnée. Vers midi, cependant, je me rendis compte que nous avions mis à terre une masse suffisante d'hommes et de matériel pour ne plus avoir à craindre d'être rejetés à la mer. À la fin de l'après-midi, à moins d'une contre-attaque puissante et bien montée, nous étions en mesure de maintenir nos positions sur chacune des cinq plages. Le moment était venu pour moi d'aller voir sur place ce qui se passait. […]

L'une des positions clés de la côte était la pointe du Hoc, falaise verticale où les Allemands avaient installé plusieurs canons de 155, placés de manière à couvrir les deux plages d'Omaha et d'Utah. J'avais toujours attaché une grande importance à la liquidation de cette batterie. Un détachement de rangers américains devait attaquer la pointe dès l'aube, mais la marée entraîna leur péniche trop loin vers l'est. Trompés par la lumière encore incertaine, ils allaient s'élancer à l'assaut d'une autre falaise, quand le colonel qui avait tenu à commander le groupe s'aperçut de leur erreur. Ils embarquèrent donc pour gagner une autre partie de la grève, au pied de la « bonne » pointe. L'escalade fut un exploit hallucinant que les rangers accomplirent brillamment, pour constater que la position était vide : l'ennemi, obéissant à des raisons mystérieuses, avait replié la batterie de quelque 1 100 mètres. Nos hommes poussèrent en avant, découvrirent les canons et les détruisirent. Attaqués par des renforts allemands, ils eurent des pertes sévères. Les survivants furent dégagés, deux jours plus tard, par nos troupes venant d'Omaha Beach.

Malgré la préparation minutieuse de l'opération, en dépit d'une certaine part de chance et du courage des forces alliées, nos succès immédiats furent moins décisifs que nous ne l'avions espéré. Cette situation, somme toute décevante, dura jusqu'au jour où l'ennemi ne fut plus en mesure de nous contenir dans la tête de pont, c'est-à-dire jusqu'au 28 juillet. À partir de cette date et pendant les dix journées suivantes, nous pûmes nous rendre compte que les Allemands avaient commis un certain nombre de graves erreurs – sur les ordres de Hitler lui-même. D'un bout à l'autre du front, leur résistance s'effondrait, si bien que les résultats de notre percée et de la poursuite de l'ennemi en déroute dépassaient tous nos espoirs. Jusqu'à ce moment-là, nous risquions toujours de voir les opérations s'enliser dans une guerre des tranchées, avec les énormes pertes que Français et Anglais avaient subies en 1914-1918. J'étais résolu à empêcher à tout prix la répétition de ce calvaire stérile. Nous devions coûte que coûte percer les lignes allemandes afin de retrouver notre liberté de manœuvre.

Sur la base aérienne de Greenham Common (Berkshire), le 5 juin, le général Eisenhower donne ses instructions aux parachutistes de la 101e division aéroportée qui seront bientôt largués sur le sol français.

Dans mon esprit, le Jour J fut la victoire de l'organisation. Nous avions réussi à créer un ensemble parfait à tous les points de vue : le flot ininterrompu des approvisionnements, la remarquable précision de l'appareil logistique, la puissance industrielle des États-Unis et de la Grande-Bretagne. Nos officiers avaient collaboré avec les ingénieurs pour construire, transporter et utiliser toute une série d'armes et de dispositifs nouveaux, notamment les chars amphibies et les Mulberries et Gooseberries, éléments préfabriqués des ports artificiels qui nous étaient indispensables. De même, la coordination de nos forces aériennes nous avait fourni un outil décisif.

Regardant ainsi en arrière, je ne peux m'empêcher de songer également au rôle joué par le destin. Pendant quatre jours, à partir du 19 juin, l'acheminement des troupes et du matériel fut interrompu par un cyclone d'une violence exceptionnelle. L'un des ports artificiels fut détruit. Sans cesse, la tempête jetait les navires sur les plages. Quand, vingt-quatre heures après le retour du beau temps, je survolai à basse altitude le littoral, je comptai plus de 300 bâtiments échoués. Si un tel ouragan nous avait frappés le deuxième ou le troisième jour, le Débarquement se serait soldé par une catastrophe. À la longue, cependant, nous réussîmes à rattraper ce retard.

Une autre hypothèse : si nous avions été en mesure de lancer l'assaut dès les premiers jours du mois de mai, nous aurions pu probablement terminer la guerre avant la fin de l'année. Le temps qu'il faisait alors était propice à la guerre de mouvement, si bien qu'à mon sens nous aurions obtenu rapidement des résultats considérables. Pourtant, là encore, la chance, en fin de compte, fut peut-être avec nous. L'accalmie du 6 juin constituait pour nous un facteur favorable, car les Allemands, qui, eux, ne l'avaient pas prévue, ne se tenaient pas sur leurs gardes. Si nous avions débarqué début mai, par un temps idéal, nous nous serions certainement heurtés, dès les plages, à une résistance infiniment plus vigoureuse.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, les parachutistes, largués en pleine obscurité, s'employèrent d'abord à couper les lignes de communication ennemies

Si l'on me demandait aujourd'hui : « Quelle a été la journée la plus importante de votre vie ? », je serais sans doute tenté de répondre : « Le Jour J. » En y réfléchissant, je me rendrais compte qu'en réalité ce ne fut ni la journée la plus importante, ni même une journée exaltante, puisque, ce 6 juin 1944, j'étais forcé d'apporter les destructions de la guerre dans un pays que j'aimais. Ma grande journée, je devais la vivre onze mois plus tard, lorsque Jodl, accompagné de son état-major, arriva à Reims pour signer la reddition des forces allemandes.

Ce fut, en effet, l'aboutissement de cet immense et magnifique combat, l'instant où la France, l'Angleterre, les États-Unis et les autres alliés remportèrent définitivement la victoire triomphale pour laquelle nous avions lutté côte à côte. Les raisons de cet effort commun sont, aujourd'hui comme autrefois, profondément ancrées en nous. Elles ont assuré notre cohésion jusqu'à présent. Qu'il en soit toujours ainsi.

Des hommes de la 101e division aéroportée se peignent le visage de peintures guerrières. Ces parachutistes se surnomment les « Mohawks ».

LA MESSE EST DITE : ILS ONT RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE

C'est l'aviation, bombardiers lourds et planeurs tractés de la Royal Air Force, qui, dès 23 h 30 le 5 juin, donne le coup d'envoi de la bataille. Des officiers des avions éclaireurs de la 6e division aéroportée règlent leurs montres. Ils seront largués près de Ranville.

Dans le port de Weymouth (Dorset), une dernière prière avant le feu, sous la conduite d'un aumônier catholique, pour les soldats des premières troupes d'assaut américaines.

LE DÉBUT DE LA DÉLIVRANCE VIENDRA DU CIEL

Prêts à s'envoler pour la première phase d'assaut : le débarquement aérien. Sur les flancs de leur planeur, ils ont écrit à la craie : « La Manche vous a stoppés, mais pas nous. À notre tour maintenant. Votre temps est passé, chiens de garde allemands. »

THE CHANNEL STOPPED
YOU, BUT NOT US
REMEMBER
COVENTRY
PLYMOUTH
BRISTOL
LONDON
NOW ITS OUR TURN
YOU'VE HAD YOUR TIME YOU GERMAN
WINHUNDS

2

6 JUIN 1944

6 h 30. La mer est forte et le temps couvert. Les barges de débarquement qui emportent chacune une trentaine de fantassins ont été mises à l'eau à une quinzaine de kilomètres des côtes. Alors que le feu ennemi se déchaîne, les rampes de proue vont bientôt s'abaisser. Désormais, le sort de ces hommes est entre les mains du destin

Les bombardements n'ont pas suffi. Du haut de la pointe du Hoc, à 30 mètres au-dessus de la plage, une batterie de défense allemande mitraille les soldats. Quatre hommes sur dix tomberont sous les tirs de barrage.

LES PLAGES DU SACRIFICE **34**
LES ALLEMANDS DANS LA BATAILLE **44**
HITLER N'Y CROIT PAS **46**
LE COMMANDO KIEFFER **50**
L'ÉVACUATION DES BLESSÉS **54**
TOMBÉS SUR LE SOL DE FRANCE **56**

BIENTÔT LA PORTE VA S'OUVRIR SUR LEUR COURAGE

À l'approche d'Omaha Beach. Entassés derrière le blindage des LCA (Landing Craft Assault), les GI ont houssé leurs fusils pour les protéger de l'eau. Le vacarme est épouvantable : depuis 5 h 30, les Alliés bombardent les batteries allemandes.

LE SEUL PHOTOGRAPHE PRÉSENT IMMORTALISERA L'ENFER EN 11 CLICHÉS

Le choc est terrible. Les soldats essuient le feu impitoyable des canons allemands. La plupart meurent noyés ou abattus avant même d'avoir atteint le rivage. Les photographies de Robert Capa, qui débarque avec le 116e régiment d'infanterie, graveront dans les mémoires le nom de cette plage française : Omaha Beach. Le sang qui y coule est américain.

PHOTO ROBERT CAPA

LES BOYS FONT FACE AU SIFFLEMENT VENIMEUX DES BALLES

Les GI se ruent en avant, et déjà des corps s'affaissent dans l'eau glacée. Contre la mitraille, les obstacles antichars servent d'abris, dérisoires. Quand arrive la deuxième vague d'assaut, elle trouve la plage déjà jonchée de cadavres et d'épaves. Cet enfer lui vaudra le surnom de « Bloody Omaha » (« Omaha la sanglante »).

PHOTO ROBERT CAPA

SAMUEL FULLER
OMAHA BEACH, 6 JUIN 1944, 6 H 30

Caporal dans la 1re division d'infanterie américaine, la célèbre « Big Red One », Samuel Fuller « débarque » trois fois : en Afrique du Nord en 1942, en Sicile en 1943 et en Normandie en 1944. En mai 1945, il participe à la libération du camp de concentration de Falkenau, qu'il filme. Après la guerre, il devient l'un des grands metteurs en scène de Hollywood. En 1994, à l'occasion d'un documentaire qui lui est consacré, il revient une dernière fois à Omaha Beach. Et raconte ses souvenirs du D-Day.

PROPOS RECUEILLIS PAR **JEAN-PIERRE CATHERINE** ET **MICHAEL SEILER**

En 1994, trois ans avant sa mort, le cinéaste retrouve « Easy Red », la zone d'Omaha Beach où il a débarqué à l'âge de 21 ans.

À l'automne 1943, nous sommes arrivés en Angleterre, dans le Dorset, au cœur de la belle campagne anglaise. Ma division, la « Big Red One », une vieille unité d'élite créée en 1917, avait été choisie par Eisenhower pour préparer le gros coup : l'ouverture d'un troisième front en Europe. Il y avait d'autres unités d'élite, les 2e et 4e, la 29e, mais nous étions les chouchous d'Eisenhower.

Pendant sept mois, chaque semaine nous avons simulé un débarquement à Slapton Sands. Les Anglais jouaient le rôle des nazis et nous celui des attaquants dans des péniches de débarquement. À la fin, les Anglais en avaient marre de tenir le rôle des Allemands.

Nous testions les munitions – nous tirions à balles réelles. Pendant ces entraînements, il y a eu des morts chez les Anglais et chez les Américains. Après la guerre, j'ai raconté cela à ma mère et à ma femme ; elles ne me croyaient pas. Longtemps après, « Time » et « Newsweek » en ont parlé et le Pentagone a reconnu les faits.

L'erreur de nos officiers était de faire toujours ces manœuvres de débarquement par mer calme, jamais par gros temps. C'est malheureusement ce qui arriva à Omaha Beach… À Slapton Sands, on nous entraînait à débarquer en pelotons. C'était l'unité de base : 12 hommes avec à leur tête un sergent qui en était le chorégraphe. En effet, tuer c'est un ballet, et, comme dans toute chorégraphie, chacun doit savoir exactement ce qu'il a à faire. À la guerre, dans n'importe quelle action, le rôle du sergent est primordial. Il est l'homme de confiance du capitaine, du colonel et même du général. Mon sergent était jeune, un dur, il avait du flair.

À la fin de mai 1944, nous étions cantonnés à Bridgeport, près de Portsmouth. Un soir, nous avons entendu dans un bar la chanson prévue comme code pour la mise en alerte de la division : « I Can't Give You Anything But Love, Baby ». On a compris que quelque chose d'important se préparait et on a embarqué sur des navires. Le mien, c'était l'« USS Thornton ».

Deux jours plus tard, le 5 juin, nous étions en pleine mer sans connaître notre destination. Vers minuit, nous étions tous réunis dans la cale du bateau avec le colonel Taylor. Il y avait une immense peinture murale sur toute la paroi : on voyait une plage, des falaises, quelques maisons, un clocher d'église. Notre colonel nous informe alors que nous allons débarquer sur cette plage, Omaha (c'est la première fois que j'entendais ce nom). On ignorait dans quel pays.

Taylor continue en indiquant qu'en ce moment cette plage est pilonnée, afin de faire éclater les mines et de creuser des cratères. Les trous, c'est important sur une plage de débarquement, cela permet de nous protéger des tirs ennemis. Le colonel nous garantit à 99 % des trous sur la plage, comme durant les débarquements en Afrique du Nord et en Sicile. Nous, les soldats, on s'inquiète… On nous dit aussi qu'il y a, sur la plage, environ 150 Allemands qui gardent les batteries. Des soldats qui n'ont pas l'expérience du feu. Ces informations, on les avait reçues du maquis. Nos zones de débarquement se nomment « Fox Green » et « Easy Red ».

Finalement, on nous a dit que c'est la France. En réalité, on s'en fout. Ce qui nous angoisse, c'est ce qui peut arriver sur cette plage. On n'est pas là pour la libération de la France. Depuis l'Afrique du Nord, la Sicile, nos généraux Terry Allen et Clarence Huebner ne faisaient jamais de discours patriotiques. Leurs ordres, ce sont toujours les deux mêmes mots : « Kill nazis… Kill nazis. » Le soldat qui ne comprend pas ça n'a pas sa place dans la « Big Red One ».

Le jour commence à se lever, on aperçoit dans la brume une idée de côte. On quitte le bateau pour descendre dans les péniches de débarquement qui foncent vers la plage.

J'étais dans le 16e Régiment, 3e Bataillon, Compagnie K. Notre zone est « Easy Red ». La mer est agitée, des soldats dégueulent. Nous sommes dans la troisième vague d'assaut.

Plus on se rapproche de la terre, moins on voit quelque chose – fumée, brouillard, explosions, tirs de 155 des batteries côtières. L'enfer.

Mais ce n'est que le début. À 6 h 30, on atteint la terre. Partout, c'est une vision dantesque : la mer est rouge de sang, elle charrie des morceaux de cadavres disloqués. Avec mon sergent, on réussit à atteindre une bande de sable et on ne trouve aucun trou de bombe pour s'abriter. C'est là que tout a commencé doucement à foirer. L'aviation avait raté la plage et bombardé à l'intérieur des terres. On n'a rien pour se protéger, sinon les corps des soldats morts. On tente de repérer l'origine des tirs de mortiers qui font tant de dégâts sur la plage. Le sergent est surpris de la puissance et de la qualité du feu ennemi.

Il me dit qu'on a en face de nous des soldats aguerris. Ce que personne ne pouvait prévoir, c'est que, deux jours auparavant, à Saint-Lô, Rommel et von Runstedt avait demandé à la redoutable 352e division d'infanterie de la Wehrmacht, qui rentrait de Russie, de faire des manœuvres de routine entre Colleville-sur-Mer et Vierville-sur-Mer, justement la zone d'Omaha Beach.

Tous ces mois de répétition n'avaient donc servi à rien, à cause de la décision de ces deux maréchaux. Au lieu de rester vingt-cinq minutes sur la plage comme prévu, nous sommes restés immobilisés trois heures sous les tirs ennemis. Ce n'est que vers 9 h 30 que nous avons réussi à ouvrir une brèche sur la plage, grâce à Philip Streczyck, un type formidable. Avant, c'était le cauchemar. La marée remontait et charriait les cadavres, les blessés et le matériel détruit.

Il faut que je parle de ce type, Streczyck. Trois équipes de cinq hommes avaient pour mission de faire sauter les barbelés pour qu'on puisse quitter la plage. Chaque homme portait deux tuyaux bourrés d'explosifs. À l'appel du sergent, ils devaient courir, un à la fois, visser leurs tuyaux les uns aux autres pour former un « Torpedo Bangalore » long de 15 mètres et capable de faire sauter n'importe quoi.

Le sergent crie « Numéro 1 ! ». Numéro 1 se lève, court avec ses tuyaux, se fait tuer. « Numéro 2 ! »… tué. Les trois hommes suivants aussi. La deuxième équipe… tous tués. Tout dépendait alors de la troisième équipe. C'est au tour de Streczyck. Il court vers l'objectif. À travers la fumée, nous le voyons visser les embouts les uns aux autres. Il y a des tirs de fusils, de grenades, de mitrailleuses. Les obus de mortiers explosent à côté, mais il réussit ! Il met le feu… une énorme explosion. C'est incroyable, mais cette brèche que Streczyck a ouverte, c'est la seule des six sorties prévues, la seule vous comprenez, qu'on a pu utiliser pour quitter la plage. Ah, Streczyk, où que tu sois, je t'en remercie encore !

Et puis, il y avait un autre type, un dentiste dans le civil. Les six chars attachés à notre groupe étaient tous hors de combat, immobilisés sur la plage. On subissait les tirs de trois casemates. Le dentiste, le capitaine Halpern, grimpe alors sur un de ces chars, tire et détruit les trois batteries. Ah, on était fier de ce fils de pute ! Plus tard, il nous a raconté qu'il a tripoté tous les leviers de commande les uns après les autres, et c'est comme ça qu'il a réussi à tirer. Il n'avait jamais vu l'intérieur d'un char auparavant !

J'ai aussi vu quelque chose de fou. On était à terre, le nez dans le sable, et des véhicules sortaient des bateaux. Puis un camion commence à rouler vers nous à toute vitesse. Le conducteur est mort. Et là, j'ai vu un homme se lever, courir vers ce camion – qui porte l'inscription « Danger explosifs » – et sauter dans la cabine. Le camion roulait toujours très vite, mais ce type a réussi à le dévier vers l'eau. Le camion a touché… je ne sais quoi… et a explosé. Des débris partout. Nous ne savions même pas qui c'était. Il fallait avoir des couilles, pour sauter dans ce camion.

Et puis le combat produit parfois des états de choc incroyables. En plein combat – pendant une attaque de mortiers, on recevait plein d'obus –, j'ai vu un jeune soldat se lever et s'adresser tout doucement aux mortiers. Il disait : « Je vous l'ai déjà dit une fois et je ne vais pas le répéter : vous faites trop de bruit. » Mon sergent a donné l'ordre de tirer dans les jambes du soldat pour le faire tomber, parce qu'il marchait vers les mortiers. Mais on en était incapables, nous qui avions l'habitude de tirer pour tuer, jamais pour blesser. Alors, c'est le sergent qui l'a fait.

Il y avait même des moments cocasses. Un type qui s'appelait Kinsky, arrivé en bas de la falaise – ça tirait de partout –, il ne peut pas ouvrir sa braguette tant ses mains sont engourdies. Il en avait marre de pisser tout le temps dans son pantalon. Il fallait que quelqu'un se dévoue, nous avons eu une grande discussion, pourquoi ça devait être moi qui l'ouvrirais… Je lui dis : « OK, mais tu devras te tenir toi-même ! » Il avait juste envie, une fois avant de mourir, de pisser en dehors de son pantalon. C'est une histoire très connue dans la 1re division.

Plus tard, j'ai appris que, sur la plage, dans la même vague d'assaut avait débarqué un photographe que j'avais rencontré en Sicile, Robert Capa. Il a pris une centaine de clichés entre 6 h 30 et 9 h 30. Hélas, la plupart ont été abîmés au développement, à Londres.

Après la guerre, Capa m'a raconté que, immobilisé sur la plage, il voyait sur la falaise d'en face un officier allemand debout, les mains sur les hanches, qui donnaient des ordres. Nous, on l'apercevait à travers la fumée, on tirait sur lui avec des balles traçantes et personne ne parvenait à l'atteindre. Selon Capa, c'était la seule fois dans ses aventures de guerre qu'il était assez près pour entendre l'ennemi parler. Il avait tellement peur qu'il a chié dans son froc.

« Levez-vous, levez-vous ! gueule le colonel Taylor. Il y a trop de monde sur la plage. Ceux qui sont morts, ceux qui vont mourir. Allons mourir à l'intérieur ! »

À part Capa, le seul journaliste que j'ai vu à Omaha le 6 juin, c'est Beaver Thompson, du « Chicago Tribune ». On s'est parlé sous les tirs de mortiers. Je lui ai demandé ce qu'il foutait là et il m'a engueulé : « Et toi ? Tu devrais déjà être à l'intérieur… Et quand je lui ai demandé pourquoi il portait une barbe, il m'a répondu : « Je ne me raserai qu'une fois Hitler mort ! »

Les trois heures sur la plage d'Omaha, je ne peux les oublier. Je revois le colonel Taylor nous engueulant après que Streczyk a ouvert la brèche pour pénétrer à l'intérieur des terres : « Get up, Get up ! Levez-vous, levez-vous ! Il y a trop de monde sur la plage. Ceux qui sont morts, ceux qui vont mourir. Allons mourir à l'intérieur ! »

Je le redis souvent, à la guerre, il n'y a pas de héros. Il n'y a que des types qui ont peur.

Parmi tous ces types, il y a des êtres remarquables, comme le chirurgien en chef de notre régiment, Charles Tegmayer. Je l'ai vu sur la plage passer entre les blessés, choisir ceux qu'on pouvait sauver et ceux qui étaient condamnés à mourir. Il les désignait : « Oui, non… cet homme vivra, celui-là non. » Il *Suite page 40*

Dans mon film « The Big Red One », je n'ai pas pu filmer ce qui s'est réellement passé sur la plage. Ce n'est pas possible de filmer cette horreur. Et, dans ces cas-là, il ne faut pas mentir

prenait des bouteilles de plasma tellement froides que le plasma ne coulait plus, et les brisait, furieux, contre les rochers.

Il y a aussi ces filles de la Croix-Rouge. Quand elles ont débarqué sur Omaha, elles pensaient que nous étions déjà à l'intérieur des terres. Elles étaient piégées comme nous.

Elles venaient avec du café et des beignets, et pour ramener les blessés sur les navires. C'est une chose terrible de voir toutes ces filles tuées si rapidement. Maintenant, elles sont au cimetière de Colleville-sur-Mer. Allez-y voir toutes ces croix avec leurs noms. Ça vous mettra sur le cul. Je leur rends hommage.

Hommage aussi à tous ces morts. Le 6 juin, mon régiment de 3 000 hommes a perdu 945 soldats et 56 officiers. Au soir du 6, les Américains avaient 3 500 morts sur la plage, la plupart tués par les mortiers de 88, leurs corps déchiquetés. Les prisonniers allemands étaient chargés de ramasser les corps. Il fallait souvent réunir plusieurs membres pour reconstituer un corps, des membres n'appartenant pas forcément à la même personne…

Ce fut une bataille très dure. Impossible de décrire ce cauchemar. Dans les films de guerre, il y a trop de sang et on sait que c'est faux. Dans mon film « The Big Red One », je n'ai pas pu filmer ce qui s'est réellement passé sur la plage car, en réalité, ce n'est pas possible de filmer cette horreur-là. Et, dans ces cas-là, il ne faut pas mentir.

La chose la plus importante que je veux dire ici, ce n'est pas tellement la manière de tuer ou de survivre. C'est qu'on fait partie de quelque chose que les gens ne peuvent pas comprendre, qui s'appelle la guerre : c'est une folie complètement organisée.

C'est de cette plage d'Omaha que, il y a neuf cents ans, Guillaume le Conquérant est parti envahir l'Angleterre. Nous, on a fait le chemin inverse. Et Omaha est devenue « Omaha la sanglante ». Pour nous, la guerre continuait. Et il y avait une énorme différence entre nous, dans l'infanterie, et les Marines dans le Pacifique. Eux, ils débarquaient sur des îles. Ils s'en emparaient et pouvaient se reposer après. Nous, dans l'infanterie, on débarquait sur des continents, on n'avait pas de repos ou très peu. On a débarqué sur Omaha, et, au bout de notre tête de pont, sur la plage, il y avait la Tchécoslovaquie.

Mais, tout de suite après Omaha, une autre épreuve sanglante nous attendait : le bocage normand, avec ses haies, ses chemins creux. Nous y sommes restés immobilisés plus d'un mois et demi avant que Bradley déclenche l'opération « Cobra ». Dans ce bocage d'enfer, nous avons survécu à la peur, l'attente, l'angoisse, le silence. C'était un autre combat que celui d'Omaha. ■

Propos recueillis par Jean-Pierre Catherine et Michael Seiler

LA PHOTO DE LÉGENDE

C'est l'image la plus célèbre du D-Day. Elle appartient aux « Magnificent Eleven », ces onze clichés exceptionnels ramenés par Robert Capa d'Omaha Beach. Le reporter avait rempli deux pellicules de trente-six vues mais, dans la précipitation, un laborantin du magazine « Life », à Londres, en a détruit la plus grande partie. L'identité de ce soldat qu'on voit lutter pour sa survie ne sera confirmée qu'en 2007 : il s'agit de Huston S. Riley. Touché par une rafale à l'épaule, le vétéran se souvenait d'avoir été secouru par… un photographe.

PHOTO **ROBERT CAPA**

LES BOYS DE BEDFORD
LA COMPAGNIE DÉCIMÉE

Loin de la Normandie, c'est aux confins de la Virginie, à Bedford, que les Américains ont érigé le National D-Day Memorial. À l'aube du 6 juin 1944, vers 6 h 30, tandis que la petite ville dormait, dix-neuf de ses « boys » mouraient à Omaha Beach.

PAR **OLIVIER ROYANT**

Il est 4 h 30 du matin, ce 6 juin 1944, au milieu de la Manche déchaînée. « À cet instant, quand nous croisions nos regards, il y avait deux catégories d'hommes : ceux qui savaient qu'ils allaient mourir et les autres qui espéraient s'en sortir, se souvient le sergent Roy Stevens. Mon frère m'a dit : "Je n'y arriverai pas." » En voyant les soldats prendre place un à un à bord, le lieutenant anglais Jimmy Green, barreur et commandant de la flottille de six embarcations, les a trouvés « si jeunes et si naïfs ». « Ils avaient tous l'air de gentils garçons, se rappelle-t-il. On nous avait surnommés "la vague suicide". » Parmi les trente-quatre gars de Bedford que Ray Nance, leur officier, accompagne d'un geste affectueux du bras en guise d'au revoir, il y a des frères, des maris, un père de famille, un jeune prodige de base-ball, des jeunes hommes qui lisent la Bible en pensant à leur mère. Mais aucun guerrier.

Quelques années auparavant, ils ont rejoint la Garde nationale, pour 1 dollar par jour et parce que ça les amusait de jouer aux petits soldats le dimanche avec leurs frères, leurs cousins ou leurs copains. Roy Stevens et son frère jumeau Ray se sont engagés à une semaine d'intervalle, en 1938. Ils avaient 18 ans. Au début, il ne s'agissait que de manœuvres dominicales, au cours desquelles ils recréaient sur les collines de leur Virginie natale les batailles de leurs arrière-grands-pères sudistes. C'est en septembre 1940 que le ciel s'est brusquement assombri. La mobilisation devenait certaine. Le dollar par jour qui les avait sortis de la pauvreté s'était transformé en ticket pour la guerre.

En novembre 1941, la guerre n'est encore qu'un jeu de rôle. Le soir, au bivouac, dans un camp militaire dans le Maryland, les gars de Bedford plaisantent sur qui a été tué et qui a été blessé pour de faux. Puis le désastre de Pearl Harbor est arrivé. Ils ne savent pas où est Pearl Harbor. Mais, désormais, ils savent qu'ils vont partir.

« JE N'AI JAMAIS EU AUSSI PEUR DE MA VIE », CONFIE RAY À SON JUMEAU ROY

Les garçons embarquent à New York sur le « Queen Mary », surnommé le « Fantôme gris » pour sa couleur et sa vitesse. Sur le quai, le colonel Charles Canham leur aboie ses ordres. Il n'y a plus ni majorettes ni flonflons. Plus qu'un sentiment lugubre en voyant s'éloigner la statue de la Liberté. C'est la première fois qu'ils quittent l'Amérique. « Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie », confie Ray à son jumeau Roy.

L'état-major américain, inquiet du manque d'expérience des nouvelles recrues, a décidé de transformer la 29e division en fer de lance de l'attaque. Les « boys » seront aux premières loges de l'invasion. Commencent pour eux vingt mois d'un entraînement intense et éprouvant. Avec discipline et détermination, le capitaine Taylor Fellers s'est mis en tête de faire d'eux une force d'élite. Ils ont gagné 4 kilos de muscle, en moyenne. Leurs pectoraux ont gonflé et leur confiance en eux aussi. Ray Stevens est devenu le meilleur au tir de mortier de 60. « Je commence à penser qu'il n'y a pas meilleurs soldats que les gars de Bedford », écrit, depuis le camp d'entraînement, à ses parents en Virginie le capitaine Fellers.

DANS LA BARGE, LES GARS SONT RAVAGÉS PAR LE MAL DE MER. CERTAINS S'ÉVANOUISSENT

Sur les plages du sud de l'Angleterre, la compagnie A a commencé à se préparer consciencieusement à l'assaut amphibie qu'elle lancerait le jour du Débarquement. À Slapton Sands, pour la répétition générale, les boys ont couru si vite qu'ils ont écrasé les autres. « On voulait être les premiers. C'était une question de fierté et d'honneur, explique Ray Nance. C'est ainsi que nous avons été choisis pour la première vague. » Ike et ses généraux pensaient que, pour le premier assaut, la naïveté serait une arme supplémentaire. À Omaha Beach, leur objectif précis serait de s'emparer d'une trouée dans la dune qui relie la plage au bourg de Vierville-sur-Mer. Roy Stevens a étudié la maquette en sable de la plage et tente de mémoriser le relief et les caches possibles. Il leur faudra courir 300 mètres à découvert sous le feu des mitrailleuses, avec 30 kilos de paquetage sur le dos, avant de trouver le moindre abri. « On va tous se faire tuer ! » confie le capitaine Fellers, dont la nervosité grandit au fil des briefings.

Malgré le caractère suicidaire de l'opération, la veille du Jour J, le capitaine Fellers, blessé à l'entraînement, et le sergent Grant Yopp, victime d'une infection respiratoire, ont tenu à quitter leur lit d'hôpital pour rejoindre les autres soldats de la ville à bord du « HMS Empire Javelin » qui appareille pour les côtes normandes. Bedford Hoback, malade, à qui les médecins militaires ont offert d'être rapatrié en Amérique, n'a pas voulu abandonner son jeune frère Raymond. Lui aussi embarque au soir du 4 juin pour Omaha Beach, un gilet de sauvetage autour du cou et, en poche, une assurance-vie de 10 000 dollars.

La compagnie A du 116e régiment d'infanterie de la 29e division photographiée en 1941 à Fort Meade, Maryland, cinq mois avant l'entrée en guerre des États-Unis. Parmi ces hommes, en gris, 16 des 19 « Bedford Boys » qui tomberont le 6 juin, sur les 34 engagés dans la première vague d'assaut.

Soixante ans plus tard, le lieutenant Jimmy Green revit la terrible approche vers « Dog Green », un des huit secteurs d'Omaha Beach. « J'étais trop occupé à la manœuvre pour avoir peur », dit-il. Sous ses yeux, Fellers et les gars de Bedford se sont murés dans un silence lourd. Ils viennent de dépasser, sur leur droite, les engins blindés amphibies qui étaient censés les précéder, mais dont la progression est ralentie par la forte houle. « Ils devaient arriver avant nous ! » lance Fellers, atterré. Sans ces tanks, la compagnie A sera entièrement à découvert. Roy Stevens dit une prière. Recroquevillés derrière le blindage, les gars de Bedford, comme John Schenk, sont si ravagés par le mal de mer qu'ils peinent à garder leur casque sur la tête. Certains, saisis de malaise, s'évanouissent. Les mortiers et les tirs d'artillerie criblent l'eau autour d'eux. « On commençait à distinguer la plage, explique Roy Stevens. Nous étions à la fois silencieux et terriblement angoissés. Ce maudit mal de mer nous donnait envie d'en finir une bonne fois pour toutes. » Les gars de la compagnie A découvrent alors avec effarement que les bunkers allemands sont intacts.

Quand la rampe blindée s'est abattue, l'ennemi retenait son tir. Le capitaine Fellers est sorti avec ses hommes. « Ils sont descendus en bon ordre, explique le lieutenant Green. Ils savaient ce qu'ils avaient à faire. » Fellers l'a remercié de les avoir amenés à destination, à l'heure, au point exact. Ce fut les dernières paroles du capitaine. Green a regardé Fellers et ses hommes s'éloigner dans l'eau sur la plage en une longue colonne, les bras en l'air pour ne pas mouiller leurs fusils.

DIX MINUTES APRÈS AVOIR TOUCHÉ OMAHA, TOUS LES OFFICIERS DE LA COMPAGNIE ÉTAIENT DÉCIMÉS

À moins de 500 mètres du rivage, la barge transportant Roy Stevens et ses hommes, chargés d'équipements lourds, coule à pic après avoir heurté une mine allemande. Pendant la phase d'approche, à bord de la barge n° 4, Frank Drapper, lui, a le bras transpercé par une munition antichar. Il saigne tellement que les autres veulent l'allonger. Mais il reste debout avant de s'écrouler et de perdre conscience. Il meurt. Sur Omaha, le capitaine Taylor Fellers tombe parmi les premiers, avec vingt-neuf hommes, noyés ou prisonniers de leur gilet de sauvetage, criblés de balles de mitrailleuse venant de toutes les directions.

Sans avoir vu un Allemand. Sans avoir pu tirer un coup de feu. L'histoire officielle de la 29e division raconte que, dix minutes après avoir atteint Omaha Beach, tous les officiers de la compagnie A étaient décimés. À l'exception d'un, toutefois, le lieutenant Ray Nance. « Quand la rampe blindée s'est ouverte, j'ai été le premier dehors à courir sur le rivage, dit-il. À cet instant, les Allemands n'avaient pas encore eu le temps d'ajuster leurs mitrailleuses sur l'entrée de la barge. Mais, 30 mètres plus loin, quand j'ai pu enfin me retourner, je n'ai vu personne derrière moi. Ils avaient tous été fauchés avant d'avoir pu mettre un pied sur la plage. Je ne savais pas ce qui leur était arrivé. Puis vers 10 heures du matin, j'ai rampé vers la mer. Un amoncellement de corps flottait dans le ressac. Alors j'ai compris. »

Ray Nance a reconnu cinq de ses copains, dont deux officiers de la compagnie A. Bedford Hoback est mort dans l'assaut de la première vague, tué par un obus de 88 mm en pleine tête. À côté de lui gisaient Elmere Wright et John Wilkes, fauché alors qu'il visait avec son M1 une position allemande. John, Clifton, Tony, Earl… les autres étaient là aussi. Des trente-quatre gars de Bedford, dix-neuf sont morts dans les premières heures.

ROY, RETRAITÉ, TRAÎNE DERRIÈRE LUI LE TERRIBLE SENTIMENT DE CULPABILITÉ D'AVOIR SURVÉCU

Un mois durant, serrés les uns contre les autres dans la petite église ou autour de leur poste de radio, les habitants de Bedford ont espéré des nouvelles des « boys ». Mais dans la confusion de l'été 1944, aucun signe de vie n'est venu les rassurer. En voyant revenir ses lettres adressées à Earl, Viola Parker a eu un affreux pressentiment, mais elle n'a rien dit. Puis, le 16 juillet, peu après 11 heures, le téléscripteur du bureau de la Western Union installé dans la seule épicerie de la ville s'est emballé et a commencé à déverser son flot de télégrammes de mort en provenance de Washington : un, deux, puis trois, dix-neuf au total en quelques minutes…

Roy Stevens a été porté manquant jusqu'en septembre. Il a été évacué vers l'Angleterre après avoir sauté sur une mine antipersonnel à l'entrée de Saint-Lô. Depuis soixante ans, Roy, retraité avec le grade de sergent, traîne derrière lui le terrible sentiment de culpabilité d'avoir survécu. « Aujourd'hui encore, je pense presque tous les jours à mon frère, confie-t-il les larmes aux yeux. Le pire a été le retour à Bedford. Il me fallait faire face à ma mère. J'ai marché le dernier kilomètre jusqu'à la ferme. J'avais honte de me présenter à eux vivant, tandis que Ray était mort. "Au moins, l'un de vous deux est revenu" ont été les premières paroles de mon père sur le pas de la porte. »

LA DÉTERMINATION DES TROUPES NAZIES SURPREND LE COMMANDEMENT ALLIÉ

Le mur de l'Atlantique a cédé, mais ces SS bardés de cartouches ne sont pas prêts à se laisser déloger. Après quatre ans d'occupation, les Allemands connaissent le bocage normand comme leur poche. À coups de pièges et d'embuscades, ils harcèleront sans relâche les libérateurs, leur causant de lourdes pertes.

LE 6 JUIN, HITLER SE DEMANDE ENÇORE S'IL NE S'AGIT PAS D'UNE OPÉRATION DE DIVERSION

C'est au Berghof, son « nid d'aigle » des Alpes bavaroises, à Berchtesgaden, que le Führer apprend l'arrivée des Alliés en Normandie. Gertraud Junge, l'une de ses quatre secrétaires personnelles, témoignera de son quotidien en ces heures décisives.

PAR **LILIANE GALLIFET**

Jeune mariée de 24 ans, Gertraud Junge est tout à la joie de retrouver son mari, venu passer quelques jours de permission à Berchtesgaden. « Traudl », comme l'appellent ses collègues, est peu au courant de la situation militaire, mais elle sait, bien sûr, que le Débarquement doit être proche. « Depuis quelques semaines, je trouvais le Führer plus tendu que d'habitude. Je me doutais donc qu'il était dans l'attente d'un événement important », se souvient-elle.

Le matin du 6 juin, Alfred Jodl, chef de l'état-major, apporte à Adolf Hitler les informations qui ont commencé à parvenir dans la nuit : « die invasion » a débuté en Normandie. Son valet de chambre, Linge, racontera plus tard qu'il a réagi comme si on lui avait annoncé une grande victoire : « Les nouvelles ne peuvent pas être meilleures ! Aussi longtemps qu'ils étaient en Angleterre, nous ne pouvions pas les attraper. Maintenant, nous les avons enfin là où nous pouvons les battre. » Quand Göring arrive, Hitler l'emmène aussitôt devant la table à cartes, dressée en permanence dans le grand salon, et explique : « Ils débarquent ici, exactement la où nous les attendions. »

Hitler, quelques mois plus tôt, avait pronostiqué le Débarquement pour « mi-février, début mars », mais il s'était avoué incapable d'en déterminer le lieu. « On peut aussi bien escompter un débarquement en Norvège qu'une manœuvre de diversion en Biscaye ou peut-être dans les Balkans », avait-il dit. De toute façon, « peu importe l'endroit que Churchill choisira, avait-il répété à diverses reprises, il aura de la chance s'il passe neuf heures sur la terre ferme ». Toujours est-il que, le 6 juin, Hitler se demande encore s'il ne s'agit pas d'une opération de diversion destinée à attirer ses troupes loin du véritable lieu de l'invasion.

Toute la matinée s'écoule sans que soit prise la moindre décision. La première conférence sur la situation n'a lieu que vers midi. Exceptionnellement, elle se tient au château de Klessheim – à une heure de route du Berghof – où Hitler doit accueillir le nouveau Premier ministre hongrois, le général Döme Sztojay. Devant son état-major, qui guette sa réaction, Hitler arbore un franc sourire et laisse tomber en patois autrichien : « Ça y est, c'est parti ! » À 14 h 30, le premier communiqué est adressé au feld-maréchal von Rundstedt, qui commande le front occidental. Depuis l'aube, il attend d'avoir l'autorisation d'engager ses divisions de réserve. Accordée pour deux divisions sur quatre. À 16 h 55, Hitler réitère ses ordres : « La tête de pont de l'adversaire doit être détruite ce jour dans la soirée, car une intensification des parachutages aériens et du débarquement maritime est à redouter. L'offensive doit être maîtrisée ce jour même. » Mais il se refuse obstinément à engager la 15e armée stationnée dans le Pas-de-Calais, qui lui paraît toujours comme le lieu le plus probable du véritable débarquement à venir.

Dans la soirée, devant ses hôtes hongrois, il continue à prétendre que les événements comblent ses vœux : « Maintenant, je suis face à face avec mes véritables adversaires », jubile-t-il. Gertraud Junge fait ses adieux à son mari, qui a reçu l'ordre d'interrompre sa permission pour regagner immédiatement le front de l'Ouest.

Au Berghof, la vie reprend son cours. Les secrétaires se relaient auprès de Hitler pour taper sous sa dictée ses discours et ses lettres personnelles. Une tâche à laquelle Hitler ne se consacre généralement qu'en fin d'après-midi et de préférence après le dîner. Depuis le Débarquement, les conférences militaires sur la situation, auxquelles les secrétaires n'assistent pas, se prolongent de plus en plus, et c'est souvent tard dans la nuit que Hitler les convoque pour achever un texte ou son courrier. « Nous voyions alors qu'il avait le visage sévère et soucieux, raconte Traudl Junge. L'espoir qu'il avait eu d'une prompte et décisive défaite de l'ennemi ne semblait pas se concrétiser. »

Mais chaque jour ou presque, comme avant, on accueille chaleureusement des hôtes de marque. Il fait très beau. « On bavardait, on riait, on aimait, on buvait », se rappelle la secrétaire de Hitler. Et elle ajoute : « Ne croyez pas que j'évoque cette époque avec nostalgie, mais comment faire comprendre aujourd'hui, sans choquer les esprits, que, dans ces années noires pour l'histoire du monde, il y avait aussi des moments de bonheur ? » Tous les après-midi, Hitler et Eva Braun, qui, depuis leur installation au Berghof, fait officiellement figure de Première dame, se promenaient jusqu'à la maison du thé, la chienne Biondi sur leurs talons. Deux heures d'excursion à travers la montagne dans un paysage idyllique. « C'était pour lui une détente indispensable, sa respiration quotidienne », explique Mme Junge. Le plus souvent, le couple se faisait accompagner par les quatre secrétaires et les épouses des officiers. « Hitler préférait la compagnie des femmes, pour ne pas avoir à parler de politique ni de la situation militaire. Il n'y faisait même pas allusion. Tout juste disait-il "j'ai des grosses difficultés" ou "il y a des soucis". Rien de plus. »

Même sa compagne, Eva Braun, n'a droit à aucune confidence. « Un jour, se souvient Traudl Junge, elle m'a demandé :

"– Savez-vous pourquoi le Führer a l'air tellement préoccupé ?

– Non, lui ai-je répondu, mais vous, vous devriez tout de même le savoir !" »

Alors, on s'efforce de le distraire et de maintenir autour de lui une atmosphère

Le 7 juin 1944, Hitler réunit son état-major au château de Klessheim, près de Salzbourg, en Autriche. De g. à dr. : (assis) le général hongrois Sztojay et Hitler ; (debout) le ministre Ribbentrop, les généraux Korten et Warlimont, les maréchaux Göring et Keitel, le général Jodl et le ministre hongrois Vörös.

gaie et détendue. On organise toujours des dîners dans le confort douillet de la salle de séjour du chalet. Selon un rituel bien établi, les dames prennent place à table, à tour de rôle à la droite de Hitler, Eva Braun s'asseyant à sa gauche. On écoute du Wagner, on parle peinture, littérature, théâtre, les sujets que Hitler affectionne. « Il s'efforçait devant ses hôtes de montrer qu'il était toujours sûr de la victoire, témoigne la secrétaire. En aucun cas il ne manifestait la moindre colère ni le moindre énervement. Il bavardait avec les dames, plus charmant que jamais, et racontait des histoires. Mais, parfois, je le surprenais l'esprit ailleurs, le regard perdu, tassé sur son siège, brusquement vieux et fatigué. Lui, le galant homme qui ne supportait ni le laisser-aller ni les tenues négligées, demandait aux dames la permission de déplier ses jambes et s'allongeait sur le canapé. » Malgré tout, la tension ambiante croît de jour en jour.

Le 18 juin, à la conférence du soir, on informe Hitler que les Américains ont atteint dans la matinée la presqu'île du Cotentin. Sa réaction, dont la sténographie a été retrouvée, est à la fois lapidaire et incrédule : « Vous nous avez dit très concrètement qu'ils sont passés. Alors, sont-ils passés ou non ? » Réponse du général Jodl : « Jawohl, mein Führer, ils sont passés. » Ce qui signifie que Cherbourg va tomber et le Débarquement prendre une nouvelle ampleur.

Contre l'avis de ses généraux, le Führer se refuse obstinément à engager la 15e armée stationnée dans le Pas-de-Calais, qui lui paraît toujours comme le lieu le plus probable du véritable débarquement

Le 22 juin, les Russes commencent leur grande offensive. En deux semaines, vingt-cinq divisions allemandes sont détruites. Les alliés pilonnent les villes allemandes, qui subissent des destructions importantes, et sèment la panique dans la population. Hitler n'en a connaissance que sur feuilles dactylographiées. Jamais il ne sort de son nid d'aigle pour juger par lui-même du désastre. « Un jour, je suis revenue de Munich après un terrible bombardement, confie Traudl Junge, et je lui ai dit : "Mon Führer, toutes ces photos que vous voyez ne sont rien à côté de la réalité. Vous devriez voir une fois ces gens qui pleurent devant les ruines de leur maison." Il m'a répondu : "Je sais comment c'est et cela va changer. Nous avons maintenant construit de nouveaux avions et bientôt tout ce cauchemar va prendre fin." Et moi, je croyais vraiment qu'il avait un moyen sûr, une ressource secrète qui, un jour, aurait libéré le peuple de toute cette souffrance. » En août, Gertraud Junge a appris la mort de son mari, tué à Caen. Elle ne s'est jamais remariée.

Utah Beach, 6 h 30. Les barges des hommes de la 4e division d'infanterie viennent d'atteindre la plage. La première vague d'assaut est menée par le brigadier général Theodore Roosevelt Jr., cousin du président américain en exercice.

L'UN APRÈS L'AUTRE, LES OBJECTIFS SONT ATTEINTS

En fin de matinée, les Rangers du colonel James Rudder sont maîtres de la pointe du Hoc, dont ils ont escaladé les falaises à l'aide de grappins… comme au Moyen-Âge ! Le bataillon, qui attendra des renforts pendant vingt-quatre heures, a déployé le drapeau étoilé. Les défenseurs des batteries allemandes se rendent.

COMMANDO KIEFFER
LE JOUR J DES BÉRETS VERTS

Le 6 juin 1944, plus de 130 000 soldats alliés de douze nations débarquent sur les plages normandes. Parmi eux, seulement 177 Français, les hommes du 1er bataillon de fusiliers marins du lieutenant de vaisseau Philippe Kieffer. Trois d'entre eux se souviennent.

PROPOS RECUEILLIS PAR **JEAN-PIERRE BIOT**

MATELOT BREVETÉ GWENN-AËL BOLLORÉ, DIT BOLLINGER, 18 ANS
ÉTUDIANT BRETON, IL VEND UN CHEVAL POUR ACHETER UN BATEAU ET REJOINDRE LA FRANCE LIBRE À LONDRES

« Le 6 juin, je suis à fond de cale, dans une petite barge ballottée par une traîne de tempête. Nous sommes entassés et le mal de mer fait des ravages. Nous savons que, demain, beaucoup d'entre nous n'auront plus le privilège de vivre. J'ai 18 ans et je vais m'attaquer au mur de l'Atlantique à mains nues. Est-ce de la présomption ? Orgueil ? Bêtise ? Inconscience ? Ou tout simplement jeunesse ? Je l'ignore… Mais je n'ai pas peur. Il me manque décidément quelques années et beaucoup de raisonnement dans la cervelle.

Je sais que mes chances de vivre sont minces, et surtout de vivre dans l'intégralité de mon corps, mais cela, je l'ai accepté dès mon engagement. Je me retrouve avec de l'eau jusqu'à la poitrine. J'essaie de me mouvoir le plus vite possible pour prendre pied sur la plage. À partir de cet instant, plus d'états d'âme.

Je suis devenu un bon ouvrier dont le devoir d'État est tout tracé, et la vue d'un ami dont un obus vient d'arracher le bras gauche, de la clavicule au côté, de son corps où palpitent encore le cœur et une partie des poumons, fait de moi un autre homme pour la vie entière. »

QUARTIER-MAÎTRE LÉON GAUTIER, 21 ANS
NÉ À RENNES,
APPRENTI CARROSSIER

« Nous embarquons le 5 juin, à 17 heures. Vers 10 heures du soir, nous prenons la mer. Un message du roi d'Angleterre nous souhaite bonne chance. À 7 h 20, nous débarquons. Les obus de la défense allemande pleuvent autour des vedettes. La mer est noircie par la vase qui remonte à la surface. Les hommes sautent à l'eau.

À terre, le commandant Kieffer nous regroupe. Nous laissons nos havresacs – 30 à 50 kilos, quatre jours de vivres et de munitions – dans une vieille colonie de vacances. Nous prenons juste nos armes individuelles et nous progressons vers nos objectifs. Kieffer est blessé.

La "Troop 1" a 40 % de pertes. Avant d'attaquer le casino, le petit Rollin, le plus jeune du bataillon, est tué d'une balle en pleine tête. Il n'a que 17 ans. »

CAPITAINE DE NAUROIS, 38 ANS
PRÊTRE PARISIEN, DIRECTEUR PAR INTÉRIM DE L'AUMÔNERIE DES FFI EN GRANDE-BRETAGNE, AUTOPROCLAMÉ AUMÔNIER DU COMMANDO KIEFFER POUR POUVOIR DÉBARQUER AVEC EUX

« "– Aumônier, donnez-moi la communion, s'il vous plaît. – Bien sûr, mon petit." C'est la première fois que je donne l'hostie sainte à quatre pattes dans le sable, sur une plage normande. Il faut dire que le 6 juin 1944, vers 7 heures du matin, à Colleville-sur-Orne, l'atmosphère est assez tendue. Je saute, je rampe à travers les dunes. On s'abrite derrière des cabines de bain. C'est ainsi qu'un jeune commando fera sa première communion à 21 ans. Ah, si mon évêque me voyait ! Je suis content de pouvoir accompagner mes camarades dans le danger, mais, surtout, d'être parmi eux le jour où nous pouvons participer aux côtés de nos alliés à la libération de la patrie. »

Troupes britanniques à Sword Beach, le 6 juin. C'est avec elles que débarquent les hommes du commando Kieffer, dont l'objectif est la prise du casino de Ouistreham.

SUR LEUR ÉPAULE, LE MOT « FRANCE » FAIT LEUR FIERTÉ

Geste de tendresse dans Amfreville libérée, le 6 juin : le commando Jean Priez offre une friandise à la petite Danielle, dans les bras de sa maman, Andrée Michel. Quatre jours plus tard, le soldat est blessé et évacué. Le matelot de première classe Guy Laot (à g.) est tué le 25 juin.

APRÈS 24 HEURES DE COMBAT, LA RECHERCHE DES SURVIVANTS

L'épuisement du lieutenant Walter Sidlowski qui, avec quelques camarades, vient de sauver de la noyade plusieurs soldats dont la barge était en train de couler au large d'Omaha Beach, au matin du 7 juin. « Une image de la beauté héroïque », selon le photographe. Sidlowski sera décoré de la Bronze Star Medal pour cette action.

Sauver des vies. Avec seulement de la poudre de sulfamide et de la morphine, les infirmiers attachés aux unités combattantes viennent en aide à leurs compatriotes.

LES BLESSÉS REPARTENT SUR LES MÊMES BARGES

Pour eux, le Débarquement est fini. Sur des brancards alignés à bord d'un bateau de transport, les fantassins mis hors de combat sont évacués vers l'Angleterre.

ILS SONT DES MILLIERS À TROUVER LA MORT LOIN DE CHEZ EUX

Les égards dus aux morts attendront. Bien des cadavres restent de nombreuses heures sur la plage, comme le corps de ce GI, toujours harnaché de sa ceinture de flottaison, le 7 juin sur Omaha Beach. Au soir du 6 juin, les Alliés comptent 10 600 morts, blessés et disparus.

Les alliés engagent 3 500 « gliders » dans la bataille de Normandie. De fragiles planeurs de toiles… qui peuvent se transformer en tombeaux volants. Celui-ci s'est écrasé dans le bocage, tuant ses passagers, des fantassins venus soutenir les paras du secteur d'Utah Beach.

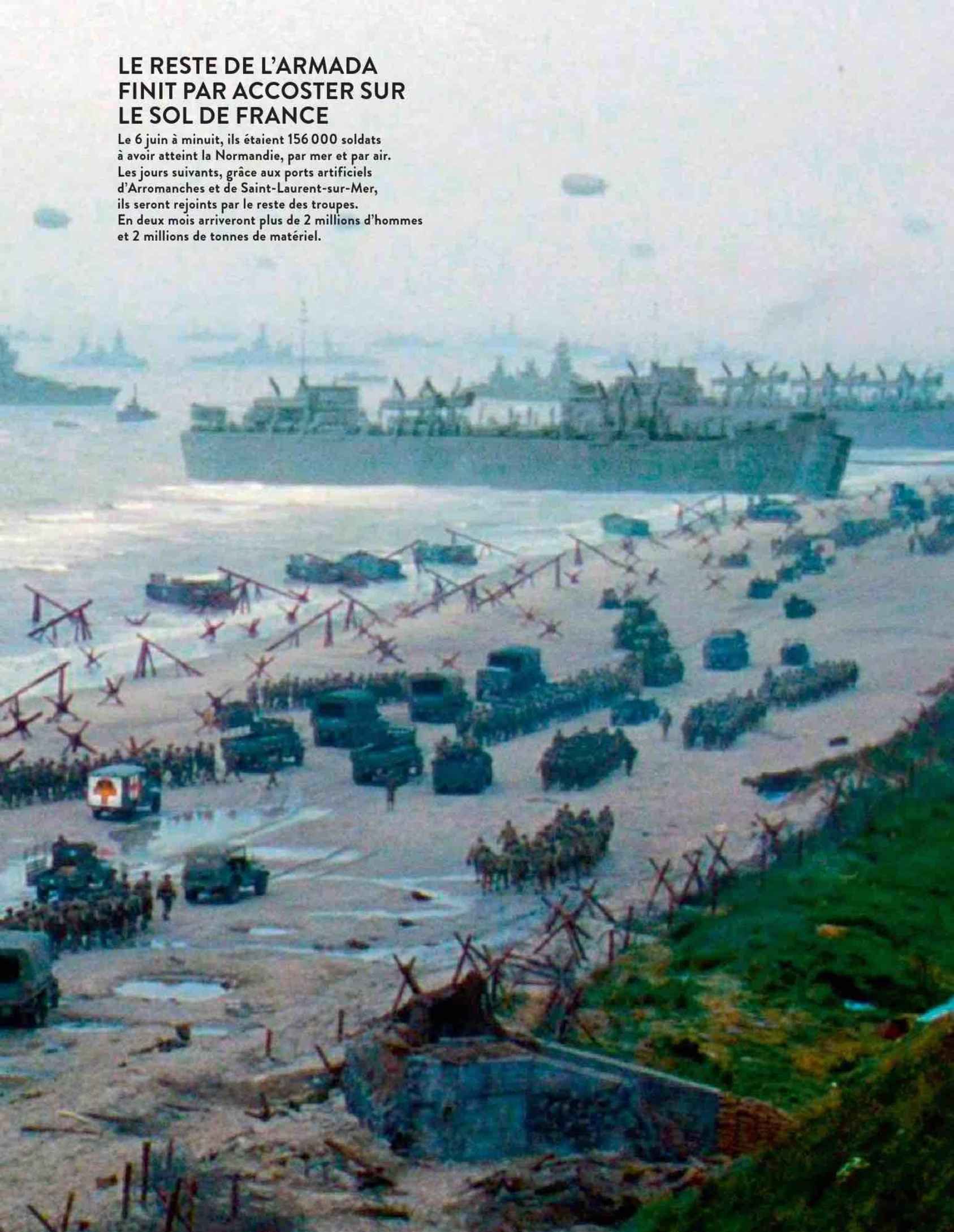
LES PRISONNIERS FONT SÉPULTURE AUX LIBÉRATEURS

Les vaincus, encore en uniforme de la Wehrmacht mais désarmés, enterrent les morts du Débarquement devant l'objectif de Robert Capa.

Dès les premiers jours, des Français fabriquent des croix pour honorer des soldats inconnus, tombés pour leur libération. Ici, la sépulture d'un Américain tué lors de la bataille de Carentan.

LE RESTE DE L'ARMADA FINIT PAR ACCOSTER SUR LE SOL DE FRANCE

Le 6 juin à minuit, ils étaient 156 000 soldats à avoir atteint la Normandie, par mer et par air. Les jours suivants, grâce aux ports artificiels d'Arromanches et de Saint-Laurent-sur-Mer, ils seront rejoints par le reste des troupes. En deux mois arriveront plus de 2 millions d'hommes et 2 millions de tonnes de matériel.



3

LE JOUR D'APRÈS

Jusqu'au Débarquement, les Américains doutaient de la réaction de la population normande. Pourtant, malgré un déluge d'acier, malgré la mort de milliers de civils, le bonheur d'être libre et la gratitude seront plus forts que le ressentiment. Les Français, dans leur majorité, acceptent les destructions qui sont le prix de leur souveraineté retrouvée.

Le 17 août 1944, un char Sherman traverse la ville de Flers (Orne), meurtrie par les bombardements stratégiques destinés à ralentir l'arrivée des renforts allemands.

DE GAULLE ARRIVE **64**
PREMIERS VILLAGES LIBÉRÉS **68**
VILLES MARTYRES **72**
LE RÔLE DES RÉSISTANTS **76**
LA BATAILLE DU BOCAGE **78**

LA BANNIÈRE ÉTOILÉE FAIT BRILLER LES YEUX DES PETITS FRANÇAIS

La confection d'un drapeau américain est un travail délicat qui s'exécute dans la plus grande joie. Cette jeune femme en fabrique un pour célébrer la fête nationale des États-Unis, le 4 juillet.

LA VOIX DE L'APPEL DU 18 JUIN A ENFIN UN VISAGE

Le 14 juin, le général de Gaulle traverse Bayeux, la première ville libérée par les Alliés, qui est indemne. Il y prononce son premier discours sur le sol français. La liesse qu'il suscite confirme la légitimité du gouvernement de la France libre.

CHARLES DE GAULLE
L'ALLIÉ ENCOMBRANT

Tenu à l'écart des préparatifs du Débarquement, le Général s'oppose à Churchill et Roosevelt quant à l'administration politique de la France libérée.

PAR **PIERRE GALANTE**

Le 14 juin, malgré la réticence des Britanniques et des Américains, de Gaulle débarque en Normandie, sur la plage de Courseulles-sur-Mer, à bord du torpilleur français « La Combattante ». Son premier geste sera la nomination d'un commissaire de la République pour le territoire normand libéré, François Coulet.

En 1942, les Américains avaient caché à de Gaulle la date du débarquement en Afrique du Nord, l'opération Torch. Il dut l'accepter comme un fait accompli. En 1944, il fut de nouveau tenu à distance des préparatifs concernant le jour J de l'opération Overlord. Le Débarquement étant prévu dans la nuit du 4 au 5 juin, Churchill envoya un avion à Alger pour ramener à Londres le Général, qu'il avait invité à déjeuner le 5 juin. Dès le début du repas, il devait lui dire : « Depuis ce matin, nos troupes débarquent en Normandie. » Mais l'opération ayant été retardée à cause du mauvais temps, de Gaulle se trouva informé du débarquement plusieurs heures avant l'heure H. Le déjeuner eut lieu dans le wagon-restaurant du train spécial de Churchill, arrêté en pleine campagne, près de Portsmouth. Il y avait à la table, d'un côté, le Premier ministre britannique, Anthony Eden, ministre des Affaires étrangères, Emest Bevin, ministre du Travail, et le maréchal Jan Smuts, d'Afrique du Sud ; de l'autre côté, le général de Gaulle, les généraux Billotte et Koenig, Pierre Viénot, conseiller aux Affaires étrangères.

À Washington, Roosevelt, resté sourd aux conseils du général Eisenhower de confier l'administration politique de la France libérée à de Gaulle, maintenait son point de vue : la France serait gouvernée par l'Amgot (gouvernement militaire allié des territoires occupés). Les colonels américains de cet organisme entassaient déjà dans leurs valises des billets de banque imprimés aux États-Unis, francs d'occupation que la Maison-Blanche avait prévus pour la France.

Au cours du déjeuner du 5 juin, Churchill essaya d'amener de Gaulle à composer avec Roosevelt. Mais le Général explosa : « Je n'ai pas à poser devant Roosevelt ma candidature pour le pouvoir en France ! Le gouvernement français existe. Il y a neuf mois que nous proposons qu'on organise les rapports entre le commandement militaire américain et notre administration. Au lieu de cela, que fait Washington ? Il fait fabriquer de la fausse monnaie ! » « Imprimée avec une faute d'orthographe », précisa le général Billotte. Alors Winston Churchill, exaspéré, riposta : « Comprenez-le une fois pour toutes. Chaque fois qu'il me faudra choisir entre vous, général de Gaulle, et Roosevelt, je choisirai Roosevelt. Entre l'Europe et le grand large, ce sera le grand large… »

Churchill essaya d'amener de Gaulle à composer avec Roosevelt. Mais le Général explosa : « Je n'ai pas à poser devant Roosevelt ma candidature pour le pouvoir en France ! »

Dans la matinée du 6 juin, la reine de Hollande, le roi de Norvège, le Premier ministre belge et la grande-duchesse de Luxembourg, tous alliés disciplinés, s'adressèrent à leurs peuples, via la BBC. Eisenhower diffusa un message aux différentes nations européennes. Parlant aux Norvégiens, aux Hollandais, aux Belges, aux Luxembourgeois, il leur dit qu'il s'adressait à eux en tant que chef suprême des opérations militaires, ne prenant aucune part dans leur destin politique. Aux Français, il tint un tout autre langage, les invitant à « exécuter [ses] ordres », phrase qui lui avait été imposée par Roosevelt. De Gaulle devait s'exprimer après lui. Mais il refusa : « Je donnerais l'impression d'entériner ce qui vient d'être dit. Or je le désapprouve formellement. » Churchill devint livide. Il voulait chasser de Gaulle de l'Angleterre. Il lui écrivit une lettre qu'Anthony Eden intercepta.

Sir Robert Bruce-Lockhart, directeur du service étranger de la BBC, fut choqué par le comportement du Premier ministre britannique. Il s'efforça d'aplanir le désaccord et, dans la soirée, de Gaulle fut autorisé à prendre la parole sur les ondes. Entre 4 et 5 heures, un message urgent, émanant du 10 Downing Street, recommandait à la BBC la plus grande courtoisie à l'égard du Général. Quand ce dernier arriva au studio, un officiel de la radio demanda à de Gaulle le texte de sa déclaration. Il refusa, prétextant qu'il n'en avait pas. Alors Bruce-Lockhart lui expliqua qu'un texte était indispensable afin de le traduire et de le transmettre aux stations étrangères. Sans sourciller, le Général le sortit de sa poche…

Après la lecture de De Gaulle, les personnalités présentes dans la salle furent particulièrement émues. Le Général avait conclu : « Derrière le nuage si lourd de notre sang et de nos larmes, voici que reparaît le soleil de notre grandeur. » Anthony Eden demanda à Bruce-Lockhart une copie de ce texte. « A-t-il prononcé une phrase qui n'était pas prévue ? – Oui, répondit Bruce-Lockhart. Au lieu de dire "le gouvernement provisoire de la République française", il s'est référé au "gouvernement français". » Eden demeura silencieux puis, dans un sourire, dit : « Bien ! autant pour Winston [Churchill], il devra l'avaler… »

Le général Eisenhower arriva en Normandie le 7 juin. Churchill, le maréchal

En ce 14 juin, le Général retrouve cette terre qu'il a quittée quatre ans plus tôt pour mieux la défendre. Il sait que se joue dès à présent la souveraineté de la France.

Smuts et le maréchal Alan Brooke, le 12 juin. De Gaulle, dans sa fureur, se saisit d'un presse-papiers en granit breton, qui se trouvait sur son bureau depuis 1940, le jeta violemment sur le sol où il se brisa. Le chef de la France libre fit son débarquement tout seul, le 14 juin. À Bayeux, ce jour-là, de Gaulle arriva à la préfecture et se désaltéra d'une citronnade dans le petit salon. « Quelques minutes avant son entrée dans le salon d'honneur, s'est souvenu le colonel Pierre de Chevigné, le général Koenig et le colonel Hettier de Boislambert s'aperçurent que le portrait du maréchal Pétain était toujours accroché au mur. Ils s'empressèrent de demander à M. Rochat, le sous-préfet nommé par Vichy, de le décrocher. Celui-ci monta sur une chaise mais n'y parvint pas. On dut, en toute hâte, aller chercher une petite échelle pour que le sous-préfet réussisse enfin à décrocher le portrait quelques minutes avant l'entrée du Général. »

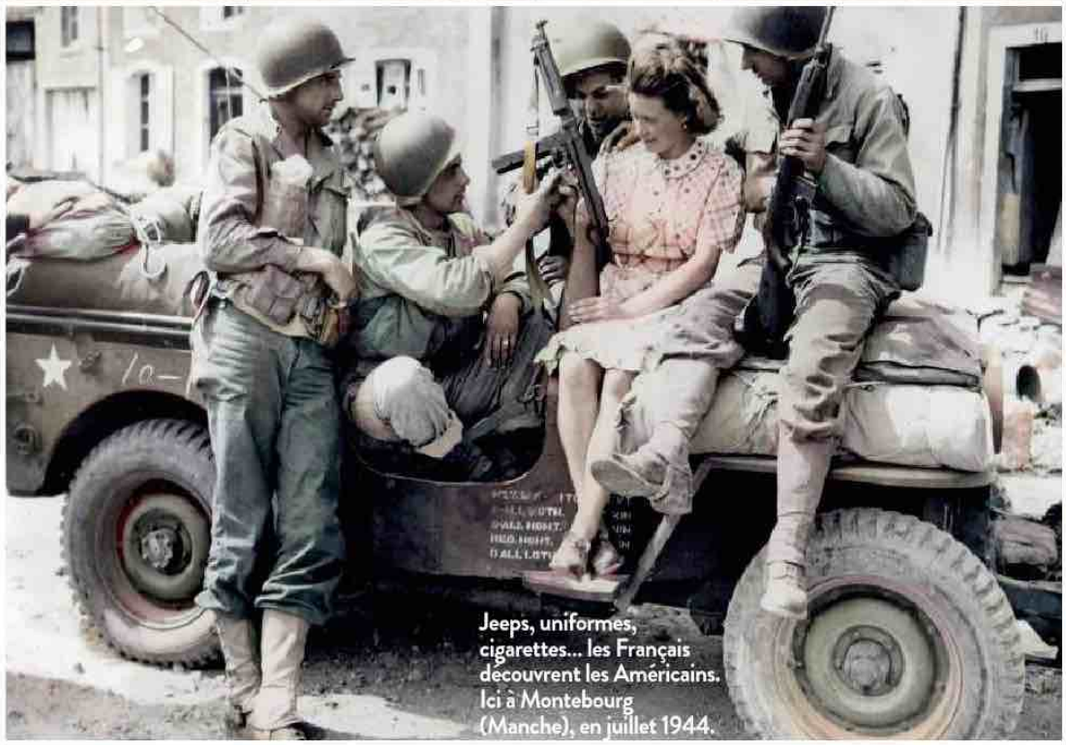
Le 15 juin, Pierre de Chevigné fut laissé en France, en quelque sorte clandestinement, car les autorités alliées n'en furent pas informées. « Vous représentez la France, Chevigné, lui avait dit de Gaulle, ne l'oubliez pas ! » Au bout de quelques jours, Chevigné put constituer une équipe d'officiers et d'administrateurs. À Caen, à Rennes, à Tours, il installa des commissaires de la République. Il fallait faire en sorte que le général de Gaulle soit représenté par des institutions et des administrations. Il fallait faire échouer l'Amgot… Rien de ce qu'avait prévu Roosevelt n'arriva alors en France : ni révolution ni guerre civile.

Le 6 juin 1964, le général de Gaulle n'assista pas aux cérémonies du vingtième anniversaire du Débarquement. « Le 6 juin n'est pas l'anniversaire d'une victoire française, c'est une victoire alliée, dit-il, à laquelle des troupes françaises ont participé. »

DERRIÈRE LES ÉCLATS DE RIRE, LA LIBERTÉ A UN PARFUM DE RENAISSANCE

Une vieille Normande séduite par un grand MP (« Military Police ») américain, le 20 juin à Sainte-Mère-Église. La libération de la ville a pourtant été une épreuve pour ses habitants : dix-huit civils ont été tués le Jour J.

Le 8 juin, un parachutiste de la 82e division aéroportée qui aide une famille à rentrer chez elle, dans Sainte-Mère-Église libérée.



Jeeps, uniformes, cigarettes… les Français découvrent les Américains. Ici à Montebourg (Manche), en juillet 1944.

Un bouquet de fleurs pour l'équipage de ce char léger Stuart de la 4e division d'infanterie américaine, qui vient de libérer Saint-Pois (Manche), début août.

LA POPULATION AUX PETITS SOINS POUR LES LIBÉRATEURS

L'heure du cidre (et non du thé) pour ce mitrailleur britannique, sur lequel veille une habitante de Lisieux, le 22 août. Le lendemain, la ville, détruite aux deux tiers, est libérée.

À Buron (Calvados), bourg de 350 habitants, les combats entre la 3e division d'infanterie canadienne et les forces allemandes furent acharnés. Le village, libéré le 8 juillet, est détruit à 80 %. Ici, Marie-Anne Le Dû, 13 ans et demi, dans les décombres de sa maison.

DANS LES DÉCOMBRES, LE DIFFICILE RETOUR À LA VIE

Revenue à Buron, la famille Le Dû découvre un amas de gravats. « Notre maison ? Une ruine éventrée de haut en bas, côté nord », raconte l'un des fils, René, 20 ans. En tant que « sinistrés totaux », les Le Dû toucheront 1000 francs d'indemnité par personne.

LE MARTYRE DE CAEN
TOUT L'ÉTÉ, LA VILLE BRÛLA

En juin et juillet 1944, Caen et sa région sont le théâtre d'une bataille décisive pour la Libération. Dans son roman « Le baraquement américain » (éd. Grasset), paru en 1998, Alain Genestar, ancien directeur de Paris Match, décrit la détresse des civils. Extraits.

PAR **ALAIN GENESTAR**

Minuit. Des avions alliés passaient très haut au-dessus de la ville. Au bruit, Paul, mon père, reconnaissait des Lancaster et des Halifax. Les Caennais avaient l'habitude de les entendre.

Souvent, presque chaque nuit, des appareils traversaient le ciel de Normandie. Ils venaient des côtes anglaises, volaient à quelques mètres des vagues pour échapper aux radars, grimpaient en altitude avant de franchir la ligne de la plage où le vacarme des moteurs poussés à fond et des carlingues secouées par les vibrations paniquait les occupants des blockhaus, les artilleurs allemands, chasseurs de palombes métalliques, surpris par l'arrivée brutale et bruyante du gibier.

En moins d'une dizaine de kilomètres, la distance à vol d'oiseau de la mer à Caen, les avions étaient déjà haut dans le ciel noir. Leur bruit, comme celui des grenouilles dans les marais et sur les rives de l'Orne, faisait partie de ces nuits normandes des années 1940. Un bruit lugubre, inquiétant, porteur de bombes et de mort aveugle mais un bruit « anglais », un accent anglais de résistance à l'ennemi. […]

La DCA du quartier Claude-Decaen, la caserne du 43e d'artillerie située au centre de la ville, s'était mise en batterie. Les projecteurs dessinaient des canaux lumineux qui montaient à la verticale, se croisaient et balayaient la nuit. Un fantastique spectacle son et lumière se jouait tout autour du château. Les tirs de la DCA, le grondement sourd des moteurs d'avions, les sirènes hurlant sur les toits de la poste et de la préfecture, les phares cherchant leurs proies volantes. […] Cette nuit du 6 juin 1944, on entendit, dans la cour du château, une heure après le passage des Lancaster et des Halifax de la RAF, les premiers bruits sourds des obus de marine et les tirs des canons des blockhaus qui leur répondaient.

Toute la ville s'est réveillée au milieu de la nuit, et a vu s'embraser le ciel au-dessus de la mer. Sans attendre le bulletin officiel de la BBC qui l'annoncera à 7 h 45, elle a compris que le débarquement allié avait commencé, à quelques kilomètres de Caen, ce 6 juin 1944 en Normandie.

Les habitants ont éprouvé une fierté immense ; leur ville, choisie par les forces alliées, allait entrer dans l'histoire de l'Europe et du monde, ils seraient les premiers libérés, la victoire traverserait leurs rues, ils embrasseraient les soldats américains, canadiens et anglais dans quelques heures, demain au plus tard. […]

Scène étrange : au petit matin du 6, les habitants, descendus sur le trottoir pour gagner les abris, ont vu les billets enflammés qui volaient dans les rues, sortis des coffres éventrés de la Banque de France, atteinte de plein fouet par une bombe. Au fil des jours, l'espoir se retournait comme une poche, la guerre continuait, des Caennais fuyaient sur les routes, d'autres choisissaient de rester sous les bombes. Des milliers de morts enterrés vivants étaient écrasés dans les tranchées de la place de la République que les bombes refermaient, asphyxiés dans les caves recouvertes de tonnes de pierres. Leurs bouches avaient la forme de trous noirs emplis de cendres et de gravats. Dans la ville en flammes, la cloche de Saint-Jean se décrochait de la charpente en feu et se brisait sur le sol de l'église dans un dernier tintement de fin d'humanité.

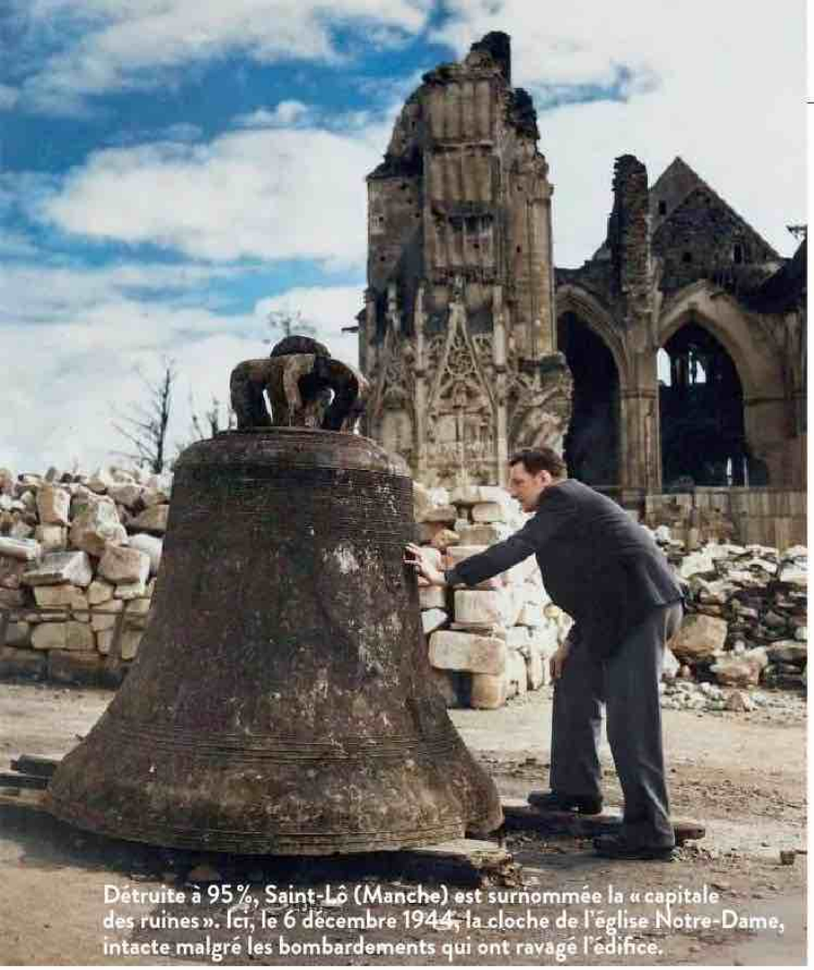
Le clocher de Saint-Pierre, foudroyé en son milieu par un obus tiré de la mer, s'effondrait sur la place. L'incendie de la réserve de cercueils des Pompes funèbres générales interdisait aux vivants d'enfermer les corps des morts, déchiquetés ou écrasés, dans des boîtes de bois propres et lisses. Les religieuses de Notre-Dame de la Charité quittaient leur couvent du quai Vendeuvre, avançaient en procession au centre d'un décor de fumées noires et d'immeubles affalés les uns contre les autres, et emmenaient avec elles, comme dans un film de guerre et d'apocalypse, le crâne de saint Jean Eudes, la statue miraculeuse de la Vierge et un long cortège de deux cents enfants encapuchonnés.

À l'aube du premier jour du Débarquement, les soldats allemands avaient fusillé les quatre-vingt-cinq détenus de la prison de la Maladrerie, alignés le long du mur de la courette. Les nazis obligeaient les chirurgiens du Bon-Sauveur, l'ancienne maison des fous, à opérer les officiers SS avant les civils. […]

Mon père et les étudiants installaient les corps sur des voitures à bras des EU, les équipes d'urgence, qui traversaient la ville jusqu'au Bon-Sauveur. Ils s'arrêtaient sur le trajet quand les bombes tombaient devant eux à quelques dizaines de mètres, soufflant un pan d'immeuble. Parfois un étudiant était blessé, comme ce jeune homme. Je le vois. Il longeait les Nouvelles Galeries envahies par les flammes, la devanture éclatait, un gros éclat de verre s'abattait sur son cou, il saignait, il continuait d'avancer, de tirer avec deux autres étudiants sa voiture à bras, et il courait de plus en plus vite, son sang jaillissait de son cou, inondait sa chemise, son pantalon, ses chaussures – des gens couraient, trempés par les gouttes de sang – et il tombait à la fin de sa course sous le porche du Bon-Sauveur. Le jeune mort aurait pu être mon père…

Ma mère, Apolline, travaillait avec les équipes d'urgence de la Croix-Rouge, à la maternité du Bon-Sauveur dans la cave du Grand-Pavillon. Elles aidaient les femmes à donner la vie dans cette ville de mort. Elles partaient, chaque matin, au volant d'un petit bus équipé d'un gazogène chercher du lait dans la Prairie, le Central Park caennais, où les paysans des fermes avoisinantes avaient parqué des vaches.

Ma mère et les étudiantes ont appris à traire sous les bombes. Elles faisaient bouillir le lait dans les lessiveuses, nettoyaient la salle d'accouchement, lavaient les draps, les couches, le linge des pansements.



Détruite à 95 %, Saint-Lô (Manche) est surnommée la « capitale des ruines ». Ici, le 6 décembre 1944, la cloche de l'église Notre-Dame, intacte malgré les bombardements qui ont ravagé l'édifice.

La bombe a explosé sur le trottoir et elle a soufflé la maison. Apolline, Paul et Anita, sa mère, se sont réveillés en hurlant. L'abri, affaissé d'un mètre, était transformé en tiroir. Ils rampaient dans leur étroite prison de béton

Elles assistaient les médecins et les sages-femmes, changeaient les bébés, rassuraient les mères, calmaient leur peur d'enfanter dans cette cave au-dessous des étages où les blessés, les brûlés, les amputés gémissaient.

J'entends ma mère parler à ces mères, je la vois s'occuper d'elles, des enfants, conduire le gazogène, traire les vaches, trembler sous les bombes sans rien montrer de sa peur. Mes parents étaient, parmi les autres, des habitants-héros ordinaires.

Comme cet étudiant qui témoigne de ce qu'il a vu en juin et juillet au Bon-Sauveur, de cette horreur dont ni mon père ni ma mère, par pudeur ou par peur de troubler mon jeune âge, ne m'ont jamais parlé : « Tous les pauvres corps mutilés, râlant ou hurlant, sont allongés sur le dallage de la petite salle de triage… Une pauvre femme dont les deux yeux arrachés ne tiennent plus aux orbites sanguinolentes que par un tendon mal coupé… Puis, c'est une petite fille adorable : elle n'en peut plus de hurler ; dépassant de la couverture, sa jambe n'est plus que lambeaux de chair pendant à des os broyés… Tout près, sous mes yeux, un spectacle plus atroce encore : un corps immobile est allongé sous la couverture ; je suppose que c'est la tête qui émerge, mais ce n'est plus qu'une masse rouge dégoulinante de sang ; plus d'yeux, plus de nez, plus de bouche. Simplement quelques bulles d'air font bouillonner le caillot de sang qui se forme au niveau du nez. Dans ce pauvre débris humain, la vie s'accroche encore. » […]

La bombe a explosé sur le trottoir et elle a soufflé la maison. Apolline, Paul et Anita, sa mère, se sont réveillés en hurlant. L'abri, affaissé d'un mètre, était transformé en tiroir. Ils rampaient dans leur étroite prison de béton, la porte bloquée par l'écrasement du plafond.

Pendant douze heures, ils ont survécu en parlant d'amour. Quand les équipes d'urgence ont dégagé la porte de l'abri, le soir du 3 juillet, ils étaient encore serrés les uns contre les autres. Apolline a demandé des nouvelles de ses parents. Le regard du secouriste lui a apporté la réponse. Ils étaient morts à quelques mètres d'elle. Apolline le savait. Elle avait ressenti dans son ventre cette indéfinissable douleur. […] Les corps d'Amélia et de Georges ont été ensevelis le lendemain dans le cimetière du Bon-Sauveur aux côtés de centaines d'autres.

Anita gisait immobile sous sa couverture, le corps recroquevillé contre la roche. Paul s'était approché d'elle. Il devinait ses traits, la couleur blanche de sa peau, ses yeux qui cherchaient les siens. Elle ouvrait la bouche. Aucun son n'accompagnait le mouvement de ses lèvres. Il tâta son pouls. Un faible tremblement de sang lui répondit. Le souffle de la bombe avait comprimé le cœur d'Anita. Elle ne portait aucune trace de plaie. La blessure était à l'intérieur, dans sa cage thoracique écrasée par l'onde de choc. […]

Les emmurés s'étaient rassemblés au fond de la grotte. La cavité était longue et étroite : 7 mètres de largeur sur 3 de haut et 40 de profondeur. La réserve d'air paraissait suffisante pour attendre les secours, mais une épaisse fumée pénétrait dans l'abri. Ils avaient allumé des torches avec des morceaux de vêtements enroulés autour de planches. […]

Les réfugiés de l'Abri Bonheur sont sortis, après des heures d'efforts, par une cheminée naturelle qui débouchait sur le toit de la grotte, dans la rue du Magasin-à-Poudre, tout près du vieux cimetière où repose, depuis plus d'un siècle, la dépouille du dandy anglais George Brummell. […]

Ce jour-là, les premiers soldats sont entrés dans Caen par les routes de Bayeux et de Ouistreham. À 14 h 30, des Canadiens prenaient position sur la place Fontette et les Allemands évacuaient la rive gauche de l'Orne. Tous les Caennais sortaient dans les rues pour regarder les libérateurs. Ils regardaient. Ils n'acclamaient pas. Ils avaient la retenue digne des gens qui ont souffert dans leur cité en ruine. Ils ne montaient pas sur les chars comme plus tard à Paris et dans les villes intactes. Ils étaient libres, recueillis, en deuil. […] Le lendemain, les combats ont repris pour la conquête de la rive droite où s'étaient repliés les Allemands. La bataille de Caen s'est poursuivie jusqu'au 20 juillet 1944, date historique de la libération totale de la ville.

Paul et Apolline ont travaillé avec les équipes d'urgence et les soldats américains, canadiens et anglais, dans une ville ravagée où les grandes rues étaient tracées au bulldozer entre des montagnes de pierres et de cendres. D'autres gens sont morts, jusqu'au dernier jour, tués par les obus allemands tirés de l'autre côté de l'Orne.

Pourquoi n'ont-ils pas fui ? Pourquoi, dès le 6, le 7 ou le 8 juin, ont-ils choisi de rester ? Six mille civils, certains historiens disent dix mille, ont été tués. […]

L'engin de mort qui a écrasé Amélia et Georges, cet autre engin de mort qui a arrêté le cœur d'Anita, étaient des bombes qui sortaient de la soute d'un avion allié ou des obus de marine tirés de la côte par un cuirassé anglais. L'injustice et l'absurdité ajoutaient à l'horreur, la poussaient à son paroxysme. Mourir, comme Amélia, Georges et Anita, à cause d'une bombe anglaise ou américaine ! Soigner des blessés et dégager des morts, comme l'ont fait Paul et Apolline, en sachant qu'ils ont été écrasés par des bombes « amies » ! Injuste et absurde !

LES CONSEILS PRÉCIEUX DES RÉSISTANTS

Enfin, ils peuvent passer de la guerre de l'ombre aux combats à visage découvert. Dès la veille du Jour J, les résistants mettent leur art du sabotage et de la guérilla au service des Alliés. Leur connaissance du terrain est précieuse, comme le constate ce soldat américain engagé dans la libération de Cherbourg.

APRÈS LES PLAGES, LA GUERRE DES HAIES DANS LE BOCAGE NORMAND

La végétation gêne la progression des attaquants et facilite les manœuvres de défense. Alors la bataille du bocage se gagne aussi par la ruse. Comme celle de ce soldat américain, qui se sert de son casque pour déclencher le tir qui, il l'espère, trahira la présence de l'ennemi.

L'ENFER VERT DES EMBUSCADES MEURTRIÈRES

Chaque fourré, chaque talus est un piège, mais chaque cadavre de bétail peut être un rempart décisif. Ici sur la route de Périers, l'un des verrous de la péninsule du Cotentin, le 18 juillet.

Bosquets et marécages dessinent une jungle hermétique aux manœuvres des chars. Près de Cherbourg, ce 27 juin, les libérateurs progressent à pied, vague après vague, en enjambant les corps des hommes morts.

LA CHUTE DE LA POCHE DE CHERBOURG ACHÈVE LE DÉBARQUEMENT

Les Alliés devaient absolument s'emparer de la ville, premier port en eau profonde sur le continent européen. Le 28 juin, après un mois de combats acharnés pour isoler la péninsule du Cotentin, le général von Schlieben capitule : 39 000 Allemands sont faits prisonniers, la Wehrmacht est humiliée.

CHERBOURG

4 SE SOUVENIR

Le seul orgueil de ces vétérans : leur désarmante humilité face à ce qu'ils ont accompli. Chaque année, au mois de juin, des braves au blazer bardé de médailles foulent à nouveau le sol normand. Mais ces héros, mémoire vivante de l'enfer sur terre, reviennent de moins en moins nombreux. Ils seraient une trentaine d'anciens combattants américains du Jour J encore en vie.

« Le jour le plus long » (1962). La fresque patriotique de la Twentieth Century Fox mobilisa un régiment de vedettes américaines et françaises, dont John Wayne.

UN CIMETIÈRE MARIN **87**
POUR MÉMOIRE **88**
L'HOMMAGE DU CINÉMA **90**

SOIXANTE ANS APRÈS, LA JOIE DES RETROUVAILLES

Frères d'armes pour toujours. Les Britanniques Jack Tilley (à g.), 79 ans, ancien royal marine, et Albert Lewis, 85 ans, ancien para, sur la plage d'Arromanches, le 4 juin 2004.

VIVRE AVEC LE SOUVENIR DES CAMARADES QUI SONT TOMBÉS

Le 6 juin 2004, des vétérans canadiens reviennent sur la plage de Courseulles-sur-Mer pour un nouvel adieu aux amis disparus. Soixante ans plus tôt, le contingent du Canada perdait 359 hommes à Juno Beach.

DES MILLIERS D'HOMMES SONT MORTS AVANT D'AVOIR ATTEINT LES PLAGES

Au fond de la Manche subsiste l'un des plus grands sites funéraires sous-marins de la planète. Un sanctuaire invisible où gisent les corps de trop nombreux soldats et les vestiges de l'armada du D-Day.

Par **Jean-François Chaigneau**

Dans le triangle compris entre Cherbourg, Caen et le cap d'Antifer, en face du Havre, le service hydrographique et océanique de la marine a recensé 700 épaves. Toutes n'ont pas été identifiées. Ce sont des bateaux et engins flottants de toutes les tailles, depuis les simples barges, cargos et chalutiers, jusqu'aux cuirassés, torpilleurs, sous-marins allemands, dragueurs de mines, routes flottantes qui ne flottent plus et autres structures métalliques destinées à faciliter le débarquement des soldats, des armements, des approvisionnements et du matériel. Le 6 juin 1944, sur les 133000 hommes qui arrivèrent par mer en Normandie, plusieurs milliers sont morts sans avoir eu le temps de combattre ni même d'atteindre les plages.

Sur un bateau, un major britannique, qui croyait avoir trouvé le moyen de faire flotter ses chars Sherman grâce à des jupes gonflables, les a lancés un par un, à plus de 2 milles du bord. Le système n'était pas au point. L'un après l'autre, les chars s'abîmaient avec leur équipage par 25 mètres de fond. Vingt-trois chars sur les vingt-cinq de la brigade ont ainsi coulé, avant qu'on ne donne l'ordre d'arrêter l'envoi des derniers.

Les opérations de débarquement se déroulent jusqu'en janvier 1945. C'est ainsi que le naufrage le plus important eut lieu le 24 décembre 1944. Ce soir-là, à l'heure du réveillon, un paquebot, le « Léopoldville », réquisitionné pour le transport des troupes britanniques, est touché par une torpille tirée par un sous-marin allemand, au large de Cherbourg. Il coule en quelques minutes avec les 1700 hommes de son bord.

En prévision du Débarquement, les Allemands avaient projeté l'envoi de vingt sous-marins de type U-Boot, basés à Lorient, Saint-Nazaire, Brest et La Rochelle.

Ci-gît un char Sherman, envoyé par le fond en raison d'un système amphibie défectueux.

Mais après les bombardements et les missions de sabotage alliées, seuls six d'entre eux ont pu sortir. Dont quatre furent coulés rapidement. Restaient les bombes de surface larguées par avions, l'artillerie des torpilleurs, les canons des fortifications du mur de l'Atlantique, et surtout les mines. On a estimé que 60000 mines avaient été mouillées dans cette partie de la Manche. Et seulement 10000, à ce jour, ont été retrouvées et neutralisées. Cinquante ans après, la recherche des mines, bombes et torpilles dans la zone du débarquement en Normandie représente toujours l'essentiel des activités du 1er GPD (groupe de plongeurs démineurs) de Cherbourg.

Les épaves échouées à proximité des côtes ont depuis longtemps été visitées et exploitées. Une entreprise métallurgique de la région a fonctionné pendant vingt-cinq ans grâce à la ferraille ainsi récupérée, et on a même constitué un musée. Mais les bateaux coulés au-delà de 5 milles au large sont encore en l'état.

Une équipe de plongeurs, scaphandriers et archéologues de la mer, menée par Jean-Louis Rassant, médecin et passionné par la découverte des épaves, en a exploré bon nombre pour la première fois. Les conditions de plongée en Manche sont périlleuses. Les courants sont si forts qu'on ne peut s'y risquer qu'à l'« étale », aux instants où la marée va s'inverser. Alors la mer se calme. Mais seulement pendant une demi-heure. Il faut faire vite.

Et on y voit, par exemple – par 25 à 50 mètres de fond, au milieu des eaux troublées et houleuses –, les hélices monumentales d'un destroyer allemand, un sous-marin taillé en deux comme une tranche d'ananas, un transporteur de matériel crevé par l'explosion d'une mine et retourné sur le fond avec ses 80 chars, des poutrelles, des quais artificiels, des casques, des ossements : le mémorial figé de la plus grande entreprise de guerre jamais imaginée par les hommes.

COLLEVILLE-SUR-MER ET SES TERRIBLES ALIGNEMENTS

En 1994, au Normandy American Cemetery, un jeune militaire salue la mémoire de l'un des 9 387 combattants inhumés ici. La région compte 28 cimetières militaires où reposent les corps de plus de 117 000 soldats (américains, allemands, français, canadiens, britanniques…).

PHOTO **JACQUES LANGE**

L'HOMMAGE DU CINÉMA

Longtemps, **« Le jour le plus long » (2)** fut la référence cinématographique sur le D-Day. Superproduction internationale au budget fou pour l'époque (10 millions de dollars, en 1962), avec le producteur Darryl F. Zanuck en général en chef et pas moins de quatre réalisateurs, ce film de trois heures réunit un casting international invraisemblable – de John Wayne à Arletty en passant par Henry Fonda, Sean Connery, Bourvil, Paul Anka, Robert Mitchum… – et retrace de manière épique, avec un souci d'exactitude historique, les différentes opérations, y compris en amont, du Débarquement.

Mais en 1998, Steven Spielberg et Tom Hanks l'envoient vieillir sur les étagères des cinémathèques en sortant **« Il faut sauver le soldat Ryan » (1)**. Dès lors, le 6 juin 1944 prend sous nos yeux une tout autre dimension. Les vingt premières minutes, d'un réalisme brutal et immersif, plongent le spectateur dans l'enfer d'Omaha Beach. La caméra virevoltante suit au plus près le capitaine Miller (Tom Hanks) et ses hommes sous un déluge de feu. Cette séquence, d'une intensité rare, donne l'impression de vivre l'évènement comme si on y était. Séquence de bravoure cinématographique désormais indépassable.

Bien avant Steven Spielberg, Samuel Fuller, vétéran de la « Big Red One » (la 1re division d'infanterie américaine), s'était inspiré de son expérience du Débarquement pour tourner **« Au-delà de la gloire » (3)**, sorti en 1980. Le cinéaste y suit un sergent chevronné et quatre de ses hommes des côtes siciliennes jusqu'en Normandie. Même s'il ne bénéficie pas des moyens d'un Spielberg, Fuller réussit, avec un style âpre et nerveux, à transmettre la peur et les traumatismes vécus par les soldats.

Dans un tout autre registre, en 1970, le film français **« Le mur de l'Atlantique » (4)**, de Marcel Camus, aborde le Débarquement par le prisme de l'humour. Bourvil y incarne un pêcheur normand qui, malgré lui, déclenche des tirs de DCA allemands en lançant des fusées de détresse le soir du 5 juin… Son personnage lunaire et ses facéties rendent littéralement fous les soldats ennemis, tournés en ridicule. Le film dépeint avec un ton léger l'attente fébrile des Normands à la veille du Jour J. ■ Romain Clergeat

1

3

4

2

OFFREZ-VOUS L'HISTOIRE DE **PARIS MATCH**

VENTES DE NOS **PLUS BELLES PHOTOS**

PARIS MATCH

BOUTIQUE **PHOTOS**

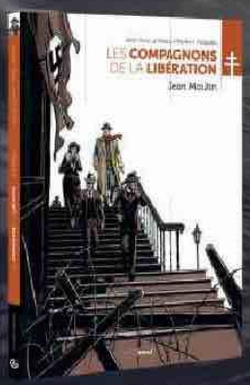
photos.parismatch.com

© Jack Garofalo – Georges Ménager – Michelle de Rouville / Paris Match – Archives Filipacchi.

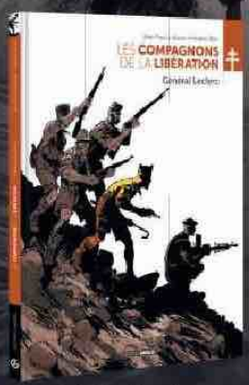
80e ANNIVERSAIRE

D-DAY

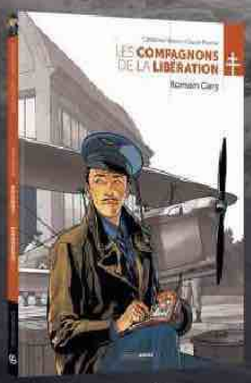
1944 - 2024



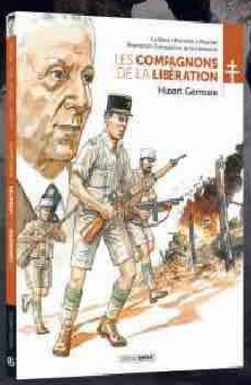
Jean Moulin



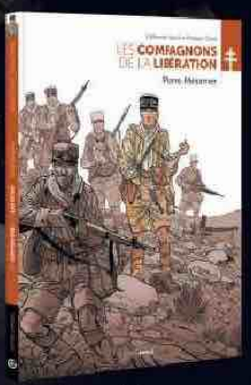
Général Leclerc



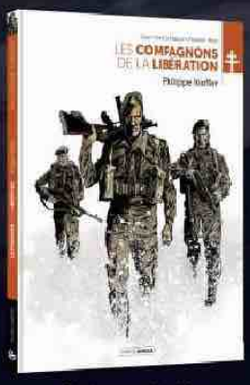
Romain Gary



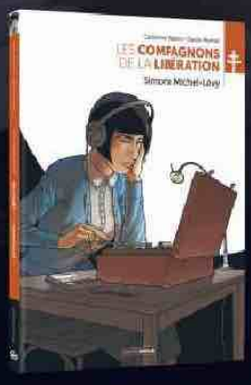
Hubert Germain



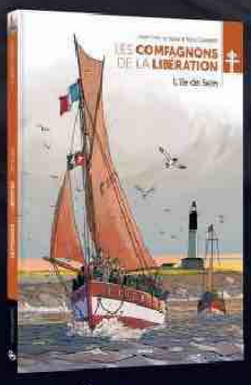
Pierre Messmer



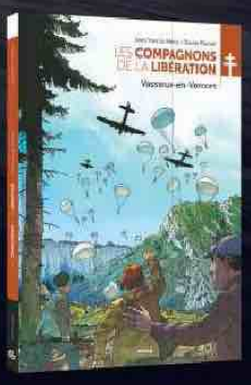
Philippe Kieffer



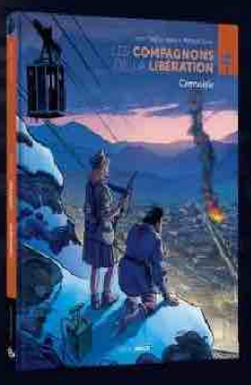
Simone Michel-Lévy



L'Île de Sein



Vassieux-en-Vercors



Grenoble

LES COMPAGNONS DE LA LIBÉRATION

DE GRANDS NOMS
DE GRANDES HISTOIRES
EN BANDES DESSINÉES

DÉCOUVREZ LES ALBUMS

GRAND ANGLE
angle.fr

Les Compagnons de la Libération © Grand Angle pour Bamboo Édition